Le Retour à Bordeaux.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE ...

Salut rivage aimé de ma timide enfance,
où de ma vie en fleur le songe a commencé:
je t'aborde, et je sens ma première espérance,
me réunir tremblante à mon bonheur passé.

quel ~~charme consolant~~ doux ravissement se glisse dans mes larmes?
quelle main me caresse et s'arrête à mon cœur?
quelle secrète voix relevant ma langueur,
et m'appelle, et m'attire, où la vie a des charmes,
parle-moi, je t'entends ~~sincère et touchant~~ éloquent souvenir
~~oh! retraite de l'âme!~~ intime souvenir;
je te dois cette ivresse
qui ne s'est détourné d'un brillant avenir,
pour chercher dans le fond de ~~cette~~ son âme attendrie,
tes regrets, tes leçons, ta tristesse chérie!
ce tableau vague et doux qui repose les yeux,
qui nous rend l'innocence et le pardon des cieux!
ne m'en détournez pas, j'y retrouve ma mère.
laissez-moi regarder ma mère et mes beaux jours!
je les perdis si jeune! il veut rêver toujours,
celui dont le bonheur n'est plus qu'une chimère.

ingrate! et sur qui donc se repose ma main?
n'ai-je pas un ami qui partage ma joie?
sommes-nous pas ensemble où le ciel nous envoie?
N'est-ce pas le bonheur qui m'arrête en chemin?

Charav. 154.

ne parle-t-on jamais que des saisons passées?
mon sommeil si souvent se peint de leurs couleurs!
pour rafraichir mes yeux lassés de tant de pleurs,
l'avenir me promet de riantes pensées.

je le sens, c'est ici que j'en dois recueillir.
c'est ici que l'exil a perdu sa tristesse
Beau rivage! au refus de la fière lutèce,
pour la seconde fois tu daignes m'accueillir!
comme on voit vers le soir dans la rade tranquill
au milieu des vaisseaux prêts à franchir le port,
glisser sans bruit la barque agile,
bornant sa course à l'autre bord,
et moi je n'irai pas
ma voile n'ira pas follement égarée,
affronter les lointaines mers:
Non! je ne veux courir que sur l'onde azurée,
dont les flots ne sont point amers.

~~A~~ travers les vieux pins qui peuplent la campagne,
des pas qu'on n'entend plus sont restés imprimés:
suivre du cœur l'ombre du grand
je crois suivre les pas du sage et doux Montagne
je crois entendre au loin ses accents ranimés
aux lèvres des vieillards je cherche son sourire,
sa railleuse vertu, sa soudaine pitié.
je veux ces lois du cœur que son cœur sut écrire
et son amour pour l'amitié.
que ton livre est beau! que je l'aime!

Le monde y parait devant moi.
L'esclave, l'indigent, le Roi,
j'y vois tout, je m'y vois moi-même.
bords heureux! de sa cendre il vous légua l'honneur.
tout ce qu'il cultiva nous instruit, nous attire;
et les fruits que l'on en retire,
ont un goût de sagesse, un parfum de bonheur!

il est doux en passant un moment sur la terre,
d'effleurer les sentiers où le sage est venu.
d'entretenir tout bas son malheur solitaire,
des discours d'un ami qu'on pense avoir connu.
ainsi comme une fleur pour l'avenir semée,
oh! Montesquieu! ta gloire a consolé mon sort,
et je garde en mon ame à jamais imprimée,
cette plainte où ton ame a coulé sans effort:
= puisque je suis heureux qu'importe que je pleure! =
dans mon ravissement je l'ai dit tout à l'heure.
hélas je vis d'aimer, il me faut donc souffrir;
j'y consens. je suis faible et ne veux point haïr,
je ne veux pas d'un mal que la sagesse ignore.
trahie et sans espoir, je me tais, j'aime encore,
je n'use point ma vie en longs ressentimens;
si l'amour a des pleurs la haine a des tourmens.

mais quelle voix plus tendre dans ces lieux.
s'exhale au sein des bois.
aux côteaux de Lormont dansent-elles encore,
les Muses que j'adore?
leurs pas mystérieux est-ce le bruit léger,
que m'apporte le vent dans son vol passager?

est-ce leur chant du soir qui frémit sur la rive
où le printemps arrive?
dieu! qu'il verse de fleurs au bord des flots charmés!
dieu! d'un ciel plein d'amour que ces lieux sont aimés
que l'heure qui m'amène est belle dans ma vie!
temps! donne-lui des sœurs qui soient belles encor!
de ces lieux fortunés ne bannis plus mon sort!
que j'y vive mes jours, ~~c'est tout ce que j'envie~~.

Salut, belle aquitaine. en parcourant le sol.
je cherche où s'éveilla l'ame de ton orphée,
je demande aux échos l'harmonieuse fée,
qui souffla dans son sein la voix d'un rossignol
est-ce aux peupliers verts qui bordent cette eau vive,
que son berceau fut suspendu?
de ces flots cadencés la mesure plaintive
se rappellent aux cœurs qui l'ont bien entendu!
est-ce au ~~[illegible]~~ sommet brillant des collines fleuries,
où se parfume et vole et languit le zéphir?
est-ce au milieu des bois, des riantes prairies
où ~~[illegible]~~ le papillon expire et meurt dans le plaisir?
est-ce au roc libre et fier que la vague menace,
avec un bruit pareil aux autans orageux,
qu'il puisa son génie et son ardente audace
et sa liberté noble et ses chants courageux?
n'y trouverai-je point sa tombe recueillie.
Non! la cité lointaine en est énorgueillie.
mais son ombre parfois glissera sur les eaux,

Le printemps

Le printemps est si beau! sa chaleur embaumée,
descend au fond des cœurs réveillés et surpris;
une voix qui dormait une ombre accoutumée,
redemande l'amour à nos sens attendris.
La raison vainement à ce danger s'oppose;
l'image inattendue enivre la raison:
tel un insecte ailé s'élance sur la rose,
et la brûle d'un doux poison.

des jeunes souvenirs la foule caressante,
accourt, et de l'absence a bravé le pouvoir:
qui n'a cru respirer dans la fleur renaissante,
des parfums regrettés qui savaient l'émouvoir?

et moi dans un accent qui trouble et qui captive,
naguère un charme triste est venu m'attendrir.
l'écouterai-je encor curieuse et craintive,
ce doux accent qui fait mourir?
ce nom..... j'allais le dire, il m'est donc cher encore?
ma frayeur n'a donc plus de force contre lui?
toi qui ne m'entends pas, d'où vient que je t'implore?
N'es-tu pas loin? n'ai-je pas fui?
reverrai-je tes yeux dont l'ardente prière,
obtiendrait tout des cieux?
oui; pour ne les plus voir j'abaisse ma paupière,

B. I. 293.

je m'enfuis dans mon âme et j'ai revu tes yeux.
L'oiseau né sous nos toits, dans la saison brûlante,
tourne autour des maisons qu'il reconnait toujours,
effleure de son vol l'ardoise étincelante,
s'y pose, chante, fuit et revient tous les jours.
ton chant avec le sien se fond dans ma pensée;
trop de bonheur remplit ma poitrine oppressée,
je pâlis de plaisir à ces cris du retour,
j'ai ressenti ta voix, j'ai reconnu l'amour!

Dans le demi sommeil où je tombe rêveuse,
je te crains, je t'espère! et je te sens venir;
tu parles, mais si bas! une oreille amoureuse,
peut seule entendre et retenir:
mais ne dis pas que l'heure est trop rapide.
= veux-tu, voir la montagne et le courant limpide?
= veux-tu venir au pied du grand chêne abattu? =
moi je ne réponds pas pour écouter = veux-tu!
= veux-tu?... mais ne dis pas que la lune est cachée:
= veux-tu voir notre image au bord des flots penchée?
= Ne tremble pas, tout dort; l'écho même s'est tu. =
et mon refus se mourt en écoutant: = veux-tu! =

D'un bouquet, ma tristesse hier s'était parée:
Dans l'ombre, tout-à coup, qui l'ôta de mon sein?

ai-je senti le feu de ta main adorée?
est-ce toi, mon amour, qui cueillis ce larcin?
Pourquoi troubler mon sort qui devenait paisible?
Dans tout ce qui me plait viens-tu tenter ma foi?
Dis! pourquoi ta main invisible,
se pose-t-elle encor sur moi?
Pourquoi ton haleine enflammée,
soulève-t-elle mes cheveux?
Pourquoi ce faible écho craintif comme nos vœux,
dit-il contre mon cœur, = bon soir, ma bien aimée! =
ah! je t'en prie, il ne faut plus venir,
redemander mon âme presqu'heureuse:
je crains de toi jusqu'à ton souvenir,
~~Loin du danger je suis encor heureuse...~~

je ne t'accuse pas! qui sait si le tombeau,
sera froid sur mon corps si ton souffle l'effleure:
je ne t'accuse pas, je pleure,
et j'aime le printemps; le printemps est si beau!

L'attente.

il m'aima. c'est alors que sa voix adorée,
M'éveilla tout entière et m'annonça l'amour.
comme la vigne aimante en secret attirée,
par l'ormeau caressant qu'elle embrasse à son tour,
je l'aimai. D'un sourire il obtenait mon ame.
que ses yeux étaient doux! que j'y lisais d'aveux!
quand il brûlait mon cœur d'une si tendre flamme,
comment sans me parler me disait-il, =je veux!=
oh! toi qui m'enchantais, savais-tu ton empire?
l'éprouvais-tu ce mal, - ce bien dont je soupire?
je le crois. tu parlais comme on parle en aimant,
quand ta bouche m'apprit je ne sais quel serment:
qu'importe les sermens; je n'étais plus moi-même,
j'étais toi, j'écoutais, j'imitais ce que j'aime:
mes lèvres, loin de toi retenaient tes accens,
et ta voix dans ma voix troublait encor mes sens.

je ne l'imite plus, non, je pleure; et les larmes,
De mon chant solitaire ont altéré les charmes.
attends moi, m'as-tu dit: j'attends! j'attends toujours.
l'été, j'attends de toi la grace des beaux jours:
l'hiver aussi j'attends! fixée à ma fenêtre,

B.I.295.

Sur le chemin désert je crois te reconnaître;
mais les sentiers rompus ont effrayé tes pas:
quand ton coeur me cherchait, tu ne les voyais pas.

Le soir à l'horison où s'égare ma vue,
tu m'apparais encore, et j'attends malgré!
La nuit tombe.... ce n'est plus toi,
Non, c'est le songe qui me tue.
il me tue, et je l'aime, et je veux en gémir;
mais sur ton coeur jamais ne pourrai-je dormir
de ce sommeil profond qui rafraîchit la vie?
Le repos près de toi! c'est le ciel que j'envie;
et le ciel irrité met l'absence entre nous:
ceux qui le font parler me l'ont dit à moi-même,
Dieu ne veut pas qu'on aime:
Mon Dieu! je n'ose plus aimer qu'à vos genoux.

qu'ai-je dit? notre amour c'est le ciel sur la terre.
il fut, j'en crois mon coeur effrayé d'un remord,
comme la vie involontaire,
inévitable, hélas! comme la mort.

j'ai goûté cet amour, j'en pleure les délices:
cher amant! quand ton sein palpita sur mon sein
Nos deux âmes étaient complices,

et tu gardas la mienne heureuse du larcin.
ne me la rends jamais! que cette âme enchaînée,
triste et passionnée,
heureuse de se perdre et d'errer après toi
te suive, te rappelle, et t'entraine vers moi.

L'impatience.

Ne viens pas, Non! punis ton injuste maitresse,
elle a maudit L'amour.
elle a maudit ses pleurs, ses tourmens, son ivresse,
et sa révolte a duré près d'un jour!
elle a dit : =j'ai perdu mes songes infidèles.
=le temps ne marche plus, la douleur n'a point d'ailes.
=L'amour seul est rapide, ingrat, sans souvenir,
=il devance, il devore, il détruit L'avenir,
=je déteste L'amour. je veux aimer la gloire,
=elle promet des biens, je tâcherai d'y croire.
=qu'elle endorme mes maux si je n'en peux guérir:
=quand on ne meurt pas toute, on craint moins de mourir.=
puis elle a dit: =La gloire est un cercle dans l'onde.
=c'est L'écho de La vie, il expire à son tour.
=et que M'importera dans une Nuit profonde,
=ce vain écho d'un jour?
=oh! bien! je hais la gloire, et L'attente perdue,
=et L'amour, et L'image à mon cœur suspendue,
=je hais tout.= mais bientot elle n'eut plus de voix,
que pour former ton Nom, pour t'appeler cent fois.
envain elle cherchait sa colère exhalée,

B.I.305.

oh! la piquante Abeille est moins vite envolée!
envain l'écho trompé disait : = je veux boire =
triste, elle a murmuré : ciel! qu'il tarde à venir

Ne viens pas. que la Nuit sans fermer sa paupière,
laisse battre son cœur dans la crainte et l'espoir;
qu'une journée encor l'accable tout entière,
sans la rendre à la vie, au bonheur de te voir.
un journée ..... un siecle! auras-tu ce courage?
oui, l'homme est courageux! tu dis qu'il est aimant
prouve-le! tu le sais, l'amour est un orage,
écris!-lui, d'un pur espoir rends-lui l'enchantement.

écrire!..... et le temps vole, il emporte la vie,
il s'enfuit escorté des heures et des jours,
imite sa vitesse, oh! mon idole, accours,
qu'il m'emporte avec toi, c'est tout ce que j'envie.
oh! dieu! si tu venais!.... viens, je veux te parler,
j'ai des secrets encor, j'en ai mille à t'apprendre:
et les tiens, mon amour, viens, me les révéler;
viens m'en ~~flatter~~, viens me les rendre:
je dirai, te voilà! je dirai ..... mon bonheur,
inventera des mots que ma tristesse ignore:
ne crains pas que j'en trouve un seul pour la douleur
mais ceux qui te plaisaient, je les sais tous encore.

que de voix!... que d'espoir! qui sont ceux que j'entends?
les voici.... devant eux je demeure glacée;
je ne les entends plus, je sens fuir ma pensée,
et je n'ai pas vu ceux qui m'ont parlé long-temps.

toi, tu ne viens jamais! qu'importe que je meure.
les minutes en vain volent autour de l'heure,
et l'heure en les comptant fait tomber sans retour,
les mois, les ans, la vie! et sans toi, sans amour!

L'indiscret.

quelle est donc cette voix importune et cruelle
~~quelle est donc cette voix cruelle~~,
qui déjà me détrompe et finit mon bonheur?
comme une flèche aigue elle siffle autour d'elle,
et le trait qu'elle porte a déchiré mon cœur.
Du plus sincère amour quel châtiment terrible!
que ce rire éclatant m'a fait sentir d'effroi!
est-ce vous, cher amant, qui l'envoyez vers moi?
croyez-vous qu'on survive à cette épreuve horrible?
oh! Non, ce n'est pas vous. Séparée à jamais,
vous que j'ai fui, vous que j'aimais,
vous n'auriez pas voulu troublant ma solitude,
changer en désespoir ma tendre inquiétude!
oh! Non! ce n'est pas vous. mes yeux gonflés de pleurs,
lisaient avidement sur ces lèvres légères,
dont le souffle a détruit mes erreurs les plus chères;
ce barbare en riant m'annonçait mes malheurs!
il n'a vu mon effroi ni ma pâleur extrême;
l'indiscret n'a point d'âme, il ne devine rien;
du bruit de sa parole il s'étourdit lui-même,
il s'écoute, il s'admire, il se répond: c'est bien!
loin de moi... mais sa voix! elle me frappe encore,
son timbre me poursuit et partout il m'attend.
sait-il que je me meurs? sait-il que je l'abhorre?
il dévoile un secret, il parle, il est content!

B. I. 315. L'Indiscret: Dans la paix triste et profonde...

ah! j'aurais dû crier : c'est moi .... je l'aime, arrête !
par ton Dieu, par ta Mère et tes premiers Amours,
dis qu'il n'est point parjure, oh! dis-le ! je suis bête,
à t'entendre, à tout croire, à t'écouter toujours !

Mais Non, il n'a pas vu ma Main faible et glacée,
Rassembler mes cheveux pour voiler mon affront ;
il n'a pas vu la Mort par lui même tracée,
sous le Bandeau de fleurs qui tremblait sur mon front
aveugle ! il n'a pas vu se troubler et s'éteindre,
mon œil long-temps fermé :
quand j'ai dit : se peut-il ! ma voix n'a pu l'atteindre,
il n'a donc Rien aimé !

Peut-être qu'en Naissant il a perdu sa Mère,
qu'il n'a jamais connu le Baiser d'une Sœur,
et qu'à ses premiers cris une Dure étrangère,
n'a jamais d'un Sourire accordé la douceur !
mais il Nomme un ami : c'est ainsi qu'il appelle,
le seul que dans mon cœur j'osais Nommer le mien
que Ne l'a-t-il pris pour Modèle,
il serait digne alors d'attester ce lien.
est-il assez heureux ! peut-il être insensible,
s'il a de ses Discours subi l'enchantement ?
quelle oreille inflexible,
l'entendrait vainement.

Par quelle douce force il commande qu'on l'aime !

quelle ~~grâce~~ grâce éloquente embellir sa Raison !
quelle Langage Modeste, et quel attrait suprême !
c'est celui de l'amour, c'est son plus doux poison !
~~il avait dit un jour~~ ~~souvent il murmurait~~ : = que ne puis-je auprès d'elle,
(elle alors c'était moi !) que ne puis-je chercher,
= ce bonheur entrevu qu'elle veut me cacher !
= son cœur paraît si tendre, oh ! s'il était fidèle !
et fixant ses Regards sur mon front abattu,
du charme de ses yeux il m'accablait encore ;
et ses yeux que j'adore,
portaient jusqu'à mon cœur : = je te parle, entends-tu ? =
trop bien ! a-t-il soumis mes plus jeunes années ?
je n'y trouve que lui ! Rien ne me fut si cher :
et pourtant, mes Amours, mes heures fortunées,
N'était-ce pas hier ?....
que la vie est Rapide et Paresseuse ensemble !
sous ma main qui brûle et qui tremble,
que sa coupe fragile est lente à se briser !
ciel ! que j'y bois de pleurs avant de l'épuiser !
mes inutiles jours tombent comme les feuilles,
qu'un vent d'automne emporte en murmurant :
ce n'est plus toi qui les accueilles,
qu'importe leur sort en mourant ?
oh ! bien ! que Rien ne les arrête,
je les donne au tombeau, je m'y traîne à mon tour,
et comme on oublie une fête,
jeune encor j'oublierai l'amour.
Pour un long avenir j'ai trop peu de courage :
oui, je le sens au poids de mes jours malheureux,

ma vie est un orage affreux,
qui disparaîtra dans l'orage.

j'entends de l'indiscret le rire délateur;
il revient insulter au mal qui me dévore:
il dirait sur ma tombe, il parleroit encore,
c'est l'écho d'un ingrat.... que n'est-ce un imposteur!

Fuis, dépositaire infidèle,
des secrets imprudens confiés à ta foi.
va! qui trompe une amante au moins a pitié d'elle,
tu trahis un méchant, mais il l'est moins que toi.
sa pudeur, ses remords prenaient soin de ma vie:
lui-même il frémissa du mal que tu me fais.
il endormait mon ame indulgente, asservie;
il se taisait enfin, et moi..... que je le hais!
pour tromper tant d'amour qu'il s'imposa de peine!
quelle humiliante pitié!
mais toi! toi, qui pour lui m'apportes tant de haine,
ah! prends-en la moitié!
quelle attache à mes pleurs une longue puissance,
quelle effraie à ton nom l'imprudente innocence,
que toute femme tremble à mes cris douloureux,
que son amant l'implore et qu'il soit malheureux:
oui, puisses-tu brûler, et languir, et déplaire,
au jeune et froid objet qui saura t'enflammer:
ou plutot,.... tremble au voeu qu'invente ma colère:
puisses-tu long-temps vivre, et ne jamais aimer!

Le Pauvre Pierre.

A l'hôpital St Louis.

il fait nuit. le front triste et couvert de poussière,
un vieillard qui succombe seul ~~erre~~ encor dans les champs:
il écoute, pensif, l'heure de la prière,
~~et les lointaines voix qui prolongent~~ les chants.
l'hymne élancé du fond d'un saint hospice,
semble une providence appellant la douleur:
=ici, dit le vieillard, la piété propice,
=pour son dernier sommeil offre un lit au malheur:
=vous qui faites le bien ouvrez-moi cet asyle,
=ouvrez! la terre enfin manque à mon pied débile;
=la vieillesse est pesante à l'homme sans appui:
=j'ai marché si long-temps! je m'arrête aujourd'hui.=

Nul gardien n'interdit l'hospitalière ~~le port~~ l'enceinte;
seule une femme y veille. on dirait la pitié:
de la prière au pauvre épargnant la moitié,
elle guide ses pas dans la retraite sainte.
il hésite pourtant, il se retourne encor;
le courage lui manque à franchir la barrière;
une larme qui roule au bord ~~fond~~ de sa paupière,
de son coeur gémissant trahit le vain effort:

=ma soeur! arrêtez-vous où ma voix importune;
=ne fermez pas encor la barrière après nous;

B. II. 207

= Si mes genoux ployaient je serais à genoux :
= je ne marchais pas seul avec mon infortune ;
= un ami me guidait, il m'aidait à souffrir,
= si vous nous séparez, cet ami va mourir ! =
— calmez-vous, dit la sœur. attendez-nous, mon frère ;
— vous parlez d'infortune et je connais sa voix :
Mais si la douleur cède au secours de la terre,
vous venez de pleurer pour la dernière fois.
Non ! vous ne mourrez pas loin d'un ~~ami~~ guide fidèle. =
alors, courant au seuil et prompte à revenir,
au vieillard suppliant qui vient de la bénir
elle ramène un chien qui bondit devant elle.
et de cet humble ami les doux gémissements,
ses yeux mouillés, ardents de surprise et de joie,
racontent son bonheur, son effroi, ses tourments
au maître à qui Dieu le renvoie.

Sous leurs pas ranimés le cloître retentit ;
la lune, d'un rayon colore le vitrage :
c'est le ciel qui sourit à son plus bel ouvrage ;
~~au sage~~ l'homme qu'il éprouve et dont l'âme obéit.
D'un nouveau compagnon l'arrivée imprévue,
arrête les discours au foyer commencés :
on l'accueille, on l'entoure, et des cœurs empressés,
semblent s'émouvoir à sa vue.

Pour toucher les mortels, jamais la pauvreté,
n'avait pris un aspect plus noble et plus paisible ;
un œil indifférent sur le bien arrêté,
se baissait dans ses pleurs et devenait sensible.

Près d'un siècle pesait sur son front calme et nu ;
les ans et les malheurs écrits sur son visage,
y laissaient lire encore un tranquille courage
et ses yeux brillaient d'un éclat inconnu.
Soutenant le fardeau de sa haute stature,
comme un chêne mourant lève son front aux cieux,
des orages du monde il supportait l'injure,
Dans un espoir silencieux.
Sa tête avait blanchi sur des rives lointaines.
~~il traversait la vie avec de longues peines~~
ses pieds gonflés portaient l'empreinte de ses chaînes ;
son sang avait coulé sous des fers inhumains,
et l'affreux esclavage avait meurtri ses mains.
son champ natal n'est plus qu'un chemin solitaire
~~ses amis, ses enfants disparus de la terre~~
~~personne à ses vieux ans n'y promet un beau jour~~
~~n'avaient point accueilli ses pas à son retour~~
~~personne à ses vieux ans ne devait un beau jour~~
ses amis, ses enfants qu'il cherche à son retour
~~et son champ natal n'est plus qu'un chemin solitaire,~~
ont tous disparu de la terre
~~alors dans un lieu~~ c'est alors qu'à l'hospice il ~~vint~~ va cacher son sort :
Sous l'humble nom de Pierre on l'y regrette encor.
On dit que de sa voix ~~[illegible]~~ la douceur pénétrante
versait dans tous les cœurs de célestes secours.
Les malades entre eux répétaient ses discours,
car ils faisaient sourire une bouche mourante.
Près des êtres plaintifs dont il charmait les maux,
n'osant de ses malheurs recommencer l'histoire,
les tendres souvenirs qui peuplaient sa mémoire
se peignaient dans ces mots :

= quand la nuit sans sommeil glisse sur ma paupière,
= avant que ses pavots assoupissent mon cœur,
= ma mémoire m'oppresse, et jette sa lumière,

= Sur mes premiers beaux Ans, sur mon lointain bonheur:
= je revois ma jeunesse, et ses jeux, et ses alarmes;
= ma Mère à son foyer, son sourire, ses larmes;
= une chaste beauté qui fut mon seul amour,
= et qui ne m'attend plus qu'au céleste séjour;
= ~~ses~~ ces yeux alors brillans du feu pur des étoiles
= où dès long-temps la mort a répandu ses voiles;
= tous ces cœurs palpitans, doucement abusés
= à présent désunis, désenchantés... brisés!

~~= et toujours quand la nuit glisse sur ma paupière,~~
~~= avant que ses pavots engourdissent mon cœur,~~
~~= ma mémoire m'oppresse et jette sa lumière,~~
~~= sur mes premiers beaux Ans, sur mon lointain bonheur.~~

= Dans ce tableau fuyant, quand mon ame agitée,
= contemple tant d'objets arrachés à ma foi,
= je crois voir s'envoler sur ma route attristée,
= des feuilles que le vent emporte devant moi.
= je suis l'homme qui passe après un jour de fête,
= à travers le banquet sans convive: il s'arrête,
= il n'entend d'autres bruit que le bruit de ses pas;
= je ~~regarde~~ m'arrête, j'écoute, et je compte tout bas,
= les places du banquet si tôt abandonnées,
= tous les flambeaux éteints, toutes les fleurs fanées,
= tous les tombeaux sans noms, tous les échos sans voix,
= et je crie: où sont-ils mes amis d'autrefois!
à garder.
= et toujours, quand la nuit glisse sur ma paupière

~~= avant que ses pavots ~~engourdissent~~ assoupissent mon cœur~~
~~= ma mémoire m'oppresse, et jette sa lumière,~~
~~= sur mes premiers beaux ans, sur mon lointain bonheur! =~~

au jardin de l'hospice où règne un frais ombrage,
où des zéphirs plus purs ravivent son courage,
une jeune malade allait traîner son sort.
~~Chaque jour ses pas [illegible]~~
à garder ~~de l'oublier toujours elle descendait la mort.~~
~~la nuit même ses pas y languissaient encore~~
elle ne souriait qu'à travers un nuage;
rien n'éclairait le voile où s'éteignaient ses yeux:
= heureux avant le soir qui finit son voyage,
disait-elle au vieillard en regardant les cieux.
de ses derniers soupirs elle était oppressée;
un secret douloureux l'étouffait; mais sa voix,
retenait les aveux de cette ame blessée;
elle ~~mourut~~ souffrit long-temps sans se plaindre une fois.

il l'aima plus qu'une autre, elle était malheureuse!
elle osa sur son sein reposer sa douleur,
comme à l'ormeau s'attache une ~~tremblante~~ fragile fleur,
pour retarder d'un jour sa chute douloureuse.
il ne demandait pas: = pourquoi veux-tu mourir? =
mais d'un œil pénétrant il regardait ses larmes,
~~son~~ ce front où ~~toujours [illegible]~~ la jeunesse avait perdu ses charmes ~~[illegible]~~
et disait: = c'est l'amour qui la fait dépérir;
= hélas! d'autres comme elle en leur fièvre brûlante,

= ont ~~[illegible]~~ demandé ce froid sommeil —
= D'autres ont souhaité cette Nuit sans réveil,
= D'autres ont dit : La vie est lente !
= oh ! femmes ! plaignez-vous, car souvent un Regret,
= Des précoces trépas renferme le secret.

= La tombe est sans aveux, elle est sourde, immobile ;
= ~~[illegible]~~ Passage obscur ~~et prompt~~ d'un Rivage inconnu,
= ~~[illegible] mais d'un [illegible]~~
~~d'une énigme sacrée enveloppe~~
= C'est de l'éternité l'enveloppe fragile,
= c'est le bonheur peut-être à la fin obtenu !

= mais les tendres adieux ne peuvent y descendre ;
= ~~[illegible]~~ Non les plus doux ~~plus doux~~ n'éveillent pas la Mort :
= Les fleurs qu'on y répand tombent sur de la cendre,
= qui ne tressaille plus, même aux pleurs du Remord.

= attendez ! Méritez la paix par la prière,
= et dans l'ombre, Dieu seul versera la lumière. =

—

~~[illegible]~~
~~un soir d'automne~~ au coucher du Soleil,
quand les Arbres un soir d'automne entre-eux forment un long Murmure,
quand l'homme est triste et qu'on voit la Nature,
quittant ses fleurs se livrer au sommeil
quand des Ruisseaux l'onde froide et moins vive,
traîne en dormant son cours la dépouille des Bois
et qu'un doux Rossignol vient gémir sur la Rive,
où son chant d'espérance éclata tant de fois,
troublant seul des jardins l'humide solitude,
Pierre, dont la pitié précipite les pas, ...

cherche sa jeune amie avec inquiétude,
il traîne sa blessure et ne s'arrête pas.
il la trouve à genoux, ~~[illegible]~~ priant à la chapelle
où son Dieu chaque jour l'épouvante et l'appelle ;
ses yeux, où flotte à peine un reste de clarté,
implorent du vieillard le Regard attristé :

= oh ! mon père ! aidez-moi dans l'adieu de la vie,
= d'une autre plus affreuse elle sera suivie ;
= un châtiment terrible est prêt à me saisir :
= La vie a deux chemins, je n'ai pas su choisir.
= par de fausses lueurs entraînée, éperdue,
= me voici devant Dieu jugée et confondue.
= à présent qu'elle est là je redoute la mort :
= mon père, la craint-on lorsqu'on est sans Remord ?
= soutenez-moi ! laissez mon Ame languissante,
= Retourner un moment dans ma vie innocente,
= ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ mon front que la honte a courbé,
j'y vais ~~Relever~~ Baigner
= comme un Roseau flétri sous l'orage tombé.
= que je pleure une fois dans le sein de ma Mère !
= que mes sœurs sans rougir disent : voilà ma sœur !
= qu'on me laisse Dormir ~~m'asseoir~~ sous le toit de mon père,
= et qu'une voix encor m'y parle avec douceur !
= qui donc a pris ma place à leur Foyer ~~Banquet~~ paisible
que ne puis-je y rentrer
= ~~oh ! que n'y puis-je~~ errer comme une ombre invisible !
j'y voudrais rentrer
= que j'ai soif du Ruisseau qui coule en paix pour eux !
= pourquoi suis-je si pauvre, ils sont si généreux !
~~[illegible]~~

= Rendez-moi cet air pur dont ma bouche est avide,
= faites taire l'écho qui me nomme perfide,
= obtenez-moi du ciel un moment de sommeil,
= qui ne soit pas troublé par l'effroi du réveil,
= un seul ~~instant~~ d'oubli!.... je serais trop heureuse,
= mon père, il faut subir cette lumière affreuse:
= ~~voyez vous~~ Regardez sous mes pieds ~~cet~~ un abyme entrouvert?
= Dieu! j'y vais donc souffrir tout ce que j'ai souffert!
= quoi! jamais de pardon! quoi! jamais d'indulgence!
= jamais d'oubli, jamais! ardente à sa vengeance,
= la mémoire implacable au reproche éternel,
= du crime, entretiendra toujours le criminel!
= voilà ce qu'ils m'ont dit quand j'ai demandé grace,
= voilà ce que j'entends dans mon cœur qui se glace;
= ils ne m'ont pas promis de terme à mes malheurs,
~~l'univers~~: ~~jamais de terme à tes malheurs~~: =
= et dans l'éternité je vais chercher des pleurs! =

— Pour qui donc priez-vous? — pour l'auteur de mon crime;
= pour que Dieu soit content d'une seule victime;
= pour qu'un être si cher égaré par l'amour,
= ne soit pas avec moi condamné sans retour!
= croyez-vous que l'excès du remords qui m'accable,
= de deux infortunés sauve le moins coupable?
= il le fut moins que moi, car j'aimai plus que lui!
= jugez-en: c'est pour lui que je prie aujourd'hui,

= c'est pour lui que je tremble à mon heure suprême,
= c'est pour lui que ~~je meurs~~ j'expire, ah! jugez si je l'aime! =
= ne parlez plus d'amour, lui dit Pierre, pleurez.
= il ajouta pourtant: — pauvre femme, espérez,
= espérez! Dieu l'ordonne en sa bonté sublime,
= sa main vous cherchera jusqu'au fond de l'abyme;
= l'homme qui vous maudit a besoin de pardon,
= Dieu, pour l'impitoyable a gardé l'abandon.
= qui ne porte en son sein l'amertume cachée,
= l'épine douloureuse à sa vie attachée,
= de quelque repentir vainement combattu,
= qui ~~fait~~ trembler ~~[illegible]~~ l'espoir, ~~ou~~ et gémir la vertu!
= espérez, écoutez la voix du pauvre Pierre:
= le ciel, c'est la clémence, il s'ouvre à la prière.
= mais ma fille, un vieillard qu'on fit long-temps souffrir,
= s'il consentit à vivre a seul droit de mourir.
= jeune vous repoussez la coupe de vos larmes!
= ~~l'adversité vous frappe~~ le remords vous protège, et vous brisez ses armes!
= vous abrégez la route où vos pas sont comptés,
= vous rejettez vos ~~vingt~~ ans sans les avoir portés!
= le mépris vous accable..... ah! j'en sais l'amertume!
= j'ai bu tous les poisons dont le fiel nous consume;
~~mais je ne puis à Dieu cette âme qu'il forma~~
= je puis rendre mon âme au Dieu qui la forma;
~~mais je puis rendre à Dieu mon âme qu'il forma~~
= même au sein du malheur j'ai chanté sa louange,
= il souffrit, il mourut pour ~~l'ingrat~~ l'ingrat qu'il aima,
Dieu Dieu ~~l'homme~~

= Du Repentir ~~enfin~~ aussi le ciel a fait un Ange,
= et la Religion qui soutient les Mortels,
= Bénit la Pénitence au pied de ses autels.

= Belle Religion ! astre d'une autre vie,
= Dont le rayon sauveur ~~[illegible]~~ ouvrira les tombeaux,
= toi qu'on osa ~~[illegible]~~ ternir par de sombres flambeaux,
= toi qui verrais ~~le monde~~ ~~[illegible]~~ à ton culte, asservie,
= si l'affreux fanatisme ~~avec impunité~~ la terre ~~[illegible]~~, au monde épouvanté
= ne dérobait jamais, toi, rayonne ta céleste clarté,
= ~~[illegible]~~ ~~sanglant~~ ~~N'éclipsait~~ ~~[illegible]~~ :
= viens relever cette âme effrayée et coupable ;
= dis de quelles vertus le Remords est capable ;
= dis qu'en ce monde encore il est des Malheureux,
= et que mort à soi-même il faut vivre pour eux !

= Jeune femme, écoutez : au fond de cet asyle,
= un autre infortuné qu'un mal hideux exile
= souffre, s'enferme et ~~[illegible]~~ hier, demain, toujours ~~[illegible]~~,
= l'affreux dégoût de ~~[illegible]~~ meurt, il vivra empoisonne ses jours.
~~[illegible]~~ ~~quelquefois~~.
= Sa voix ~~rauque~~ sourde et brisée est une plainte aride ;
= Son regard fait frémir qui l'ose rencontrer :
= mais la pitié, ma fille, est un ange intrépide,
= au malheur qui se cache elle court se montrer.
= Sous des lambeaux ~~infects~~ sanglants souillés, il voile la colère,
= Du fléau destructeur qui ravage son front :

= allez y contempler le châtiment sévère,
= dont l'homme en son orgueil subit le long affront.
= à son livide aspect, la morne inquiétude,
= Dans la foule, pour lui creuse la solitude ;
= courbé sous l'anathème il erre en soupirant,
= le plus beau jour s'éteint sur son œil expirant ;
= quelquefois il rugit, il blasphème, il s'abhorre,
= il cherche sur le sable un rare et vain sommeil,
= son sommeil est l'enfer, l'enfer est son réveil,
= son nom est le lépreux --- c'est notre frère encore !
= je l'ai nommé mon frère, et j'ai touché sa main ;
= j'ai promis à sa honte une céleste gloire ;
= l'infortuné a besoin d'écouter et de croire :
= il croit, il se prosterne, il poursuit son chemin.
= chez l'homme qu'il effraie il n'a plus de patrie :
= il en pressent une autre, il s'y prépare, il prie !
= Dans son jardin désert il cultive des fleurs.
= elles daignent, dit-il éclore ~~de~~ sous ses pleurs.
= son souffle ne flétrit leurs parfums ni leurs charmes ;
= pour ces frêles trésors donnez-lui quelques larmes.
= ~~un accent~~ ~~humble~~ ~~et triste~~ allez ! une voix triste est chère aux Malheureux,
= elle est de leur tristesse un écho douloureux.
= ~~allez~~ ! sa pieuse corbeille
= ~~[illegible]~~ ~~richesse~~ récolte à vos mains est offerte,
= elle brille à sa porte, il la laisse entrouverte,

= Dans l'ardente espérance, il me l'a dit un jour,
= que quelque enfant naïf au seuil de son séjour,
= attiré par l'éclat de ces fleurs solitaires,
= croyant lui dérober ses présens volontaires,
= du silence de ~~Mort~~ éternel qui règne autour de lui,
= par quelques sons furtifs rompre l'affreux ennui!

: quand je ne serai plus, quand ma cendre glacée,
= dormira sous vos pas pieux,
= continuez mon sort, prolongez ma pensée,
= portez-lui ~~vos~~ mes soins, vos accens émus de nos adieux:
= Demain il recevra le legs du pauvre pierre,
= Demain vous aurez vu se fermer ma paupière,
= Demain, seule vers lui mon chien vous conduira,
= et fidèle au malheur mon chien lui restera.
= si ce don attendrit son austère souffrance,
= si dans ses durs sanglots vous sentez quelques pleurs,
= une invisible main suspendra vos douleurs,
= et vous croirez à l'espérance! =

Pierre ne parla plus. il ~~recueillit ses yeux~~ recueilli dans ses yeux
tout à ses derniers yeux
sur l'autel un moment il appuya sa tête.
on eut dit que les cieux ~~s'entrouvraient~~ s'éclairaient pour sa fête,
et que d'une coupable ils jugeaient les aveux.

peut-être elle espéra, car sa vue attentive,
~~long-temps~~ ~~sur son ami~~ ~~fut fixée et captive~~;
aux lèvres d'un ami resta long-temps captive:
elle pressa ses mains sur son cœur ranimé,
et crut dans son regard voir un ciel désarmé.

Des malades au loin la foule répandue,
sa dirige à sa voix faiblement entendue.
cette foule souffrante à l'heure des récits,
n'a point vu le vieillard au milieu d'elle assis.
= que fait-il? est-il mieux, dit un homme: on l'ignore.
= il était faible hier, est-il plus faible encore?
= une soirée est longue, allons tous le chercher.
= s'il souffre davantage il veut nous le cacher,
= car sa plainte jamais n'attrista notre oreille:
: c'est pour nous consoler que la douleur s'éveille.
= mais sa trame ~~s'épuise~~ est usée, ~~...~~ est tissue, elle ~~approche du jour~~ et nous touchons au jour,
: qui doit de ses vertus nous priver sans retour.
= hier l'oiseau de Mort ~~...~~ vint frapper sa fenêtre;
: c'est pour quelqu'un de nous que je l'ai vu paraître:
: Pierre quitta son lit en disant: me voilà!
= et de ses yeux fermés une larme coula.
= je l'ai vu, car la lampe au mur brûlait encore,
= mais elle s'est éteinte une heure avant l'aurore,
= et je n'ai pu dormir. = Le cortège tremblant,
Dans un morne tumulte avance vers le ~~[illegible]~~ le cloître;
d'un écho qui soupire et s'éveille en parlant,

Leur tristesse semble s'accroître.

En vain des rayons purs frappent les vastes cours,
En vain la lune est belle et suit en paix son cours,
Chacun pense au présage et raconte son rêve,
Chacun prête au Destin un voile qu'il soulève:

= ce pauvre, couronné d'un illustre malheur,
= Pierre fut un guerrier, oui, tout porte à le croire:
= chaque pli de son front cache un reflet de gloire,
= et sa longue misère expia sa valeur.
= on brisa dans l'exil son génie et sa force,
= son sein cicatrisé souvent nous l'atteste:
= comme un cèdre ~~blessé~~ frappé garde sur son écorce,
= tous les coups impuissans que l'homme lui porta.
= Ne dira-t-il jamais ses tristes destinées?
= par qui de telles mains purent être enchaînées?....
= Mais le voilà paisible, il prie, il nous attend:
= le présage est menteur, car il paraît content;
= le voilà! le voilà! = ~~ces~~ leurs cris touchent le sage,
il se lève. un grand calme est peint sur son visage;
tous semblent écouter son sourire penseur,
tous cherchent son regard et brûlent de l'entendre:
l'amitié qui s'alarme est plus vive et plus tendre;
tous appellent sa voix si forte en sa douceur!

= approchez, leur dit-il, mes frères d'infortune!
= ma misère, à vous seuls ne fut point importune,

= vous avez recueilli les débris de mon sort;
= cet asyle s'ouvrit pour clore mon naufrage:
= Rejetté par les flots de rivage en rivages,
= tel un vaisseau perdu rentre et périt au port.
= le nom qu'il a porté dans ses courses lointaines,
= ses voiles, ses festons, ~~les pennes~~ ~~sanglantes~~ sa gloire, ses couleurs,
= on n'en reconnait plus les marques incertaines,
= et ses flancs déchirés n'ont dit que ses malheurs.

= Libre dans mes destins, ou courbé sous des chaînes,
= partout où j'égarai mes pas aventureux,
= j'écoutais: les récits charmaient toutes mes peines,
= je devenais meilleur, j'étais moins malheureux.
= des malheureux surtout je retenais l'histoire:
= les chants tristes plaisaient à mes chagrins rêveurs.
= des ~~[illegible]~~ sages, en glanant j'amassais les faveurs.
= l'indigent qui voyage enrichit sa mémoire.
= cet invisible bien qu'on n'a pu me ravir,
= à distraire vos maux, il devait me servir:

= Pour mes secrets? qu'importe. outragé par l'envie,
= Découragé, puni des plus nobles penchans,
= j'ai voulu voyager seul à travers la vie,
= pour ne m'égarer plus au chemin des méchans:
= leurs flèches, leurs clameurs ~~[illegible]~~ m'insultèrent dans l'ombre;
= je jettai mes lauriers qui frappaient leurs regards,
= et méconnu, cherchant de plus humbles hazards,

= je m'écriais alors qu'ils ~~[illegible]~~ outrageaient mon ombre:
poursuivaient

= voguez, voguez, ma barque et sans guide et sans peur!
= quelque part que le vent nous pousse et nous égare,
il ne peut nous jetter sur un sol plus barbare,
plus triste que les lieux d'où j'arrache mon cœur!
chaque phare tremblant qui nous prête sa flamme,
chaque vague qui roule et qui blanchit la rame,
semble dire en passant: viens! livre-nous ton sort:
si le trépas habite au fond de nos demeures,
que tu vives ou que tu meures,
nous serons avec toi moins perfides encor,
que les mortels ingrats dont les froides tendresses,
dont les sourires faux, dont les feintes caresses,
ont égaré ta voile et déchiré ton cœur: =
ainsi voguez ma barque et sans guide et sans peur!

jettez-moi dans l'espace et volez sur les flots,
à travers les écueils, le calme ou les orages:
pour qui laisse des cœurs si cruels aux rivages,
les plus cruelles morts sont des lieux de repos.
mais si nous rencontrons quelque sauvage rive,
où l'air soit pur encore et l'âme encor naïve,
éden où les méchans n'abordèrent jamais,
arrêtez-vous, ma barque, et que nos destinées,
à ce libre bord enchaînées
sur de tranquilles eaux s'endorment désormais.
laissez-moi de l'oubli boire le frais breuvage,
et lentement calmés d'un douloureux voyage,
de mes jours moins émus laissez courir les flots:
mais jusque là voguez sans peur et sans repos!

Le repos est ici. mon âme s'y prépare.
l'ami, du malheureux ~~[illegible]~~ pour un jour s'en sépare.
tous en foule où je vais vous viendrez me revoir:
moi je touche au bonheur; je vous laisse l'espoir.
levez les yeux! c'est là que je vais vous attendre;
c'est le palais du pauvre, et l'humble y peut prétendre:
oui, l'humble dont les pleurs ont arrosé le pain,
à ce banquet promis ne frappe pas en vain.
j'épuise enfin du sort l'amertume secrète.
ma blessure se tait.... quoi! dans mon sein calmé,
je ne retiendrai plus mon tourment renfermé!
la résignation est la douleur muette,
amis, en vous parlant mon sourire était doux,
mais j'étais homme, hélas, je souffrais comme vous.
je suis mieux! partagez mon ineffable joie
souriez à ma mort, venez! que je vous voie!
Dieu! quel fardeau ~~[illegible]~~ pesant échappe à mes efforts!
que mon âme est légère en rompant ses ressorts!
d'un long bannissement ne plaignez plus ma vie;

j'en sors, le ciel l'absout : qu'elle vous fasse envie !
ce temple hospitalier me doit le dernier don ;
qu'un voile généreux tombe sur ma poussière :
si vous parlez de moi, dites : le pauvre Pierre ! =
Pierre fut votre ami, qu'il n'ait plus d'autre nom. =

tous pleuraient ; quand la cloche au milieu du silence,
des prières du soir annonça le retour,
l'heure
et du sage expirant, ~~[illegible]~~ qui se balance,
sembla un salut de paix aux mortels d'alentour :
à genoux devant lui, leurs sanglots lui répondent,
pour le bénir encor leurs âmes se confondent.
un regard plein d'amour fut son dernier adieu,
et sa voix s'éteignit en murmurant : = mon Dieu ! =

Le Mendiant

un ministre du ciel courbé sous les offrandes,
que la piété riche au pauvre destinait,
fier de son lourd fardeau lentement cheminait,
pesant les fruits sacrés de ses saintes demandes.

= mon père ! ayez pitié d'un homme malheureux,
lui crie un indigent qui traînait sa misère.
= vous avez recueilli des bienfaits si nombreux !
vous avez attendri tant de cœurs généreux !
= donnez-moi : votre marche en sera plus légère.
au loin — quels sont vos droits
— au loin ! dit le saint homme ; ~~[illegible]~~
pour oser
~~[illegible]~~ aspirer aux aumônes sacrées ?
ce n'est point aux passants qu'elles sont consacrées ;
au loin ! je suis en eau : chacun porte sa croix.
— mais mon père, je meurs ! — eh ! bien ! est-ce ma faute ?
= je vous trouve plaisant de vous en plaindre à moi.
= les gueux ont aujourd'hui la prière bien haute !
= j'ai mes pauvres, passez ! allez servir le roi. =
— mon père, je suis vieux. — je vous en félicite :
= vous aurez moins long-temps à souffrir ici bas. =
— au nom de Dieu, du pain, mon père ! — passez vite,
= importun vagabond. — je me retire..... hélas,
= laissez tomber au moins une céleste aumône,
sur ma faim qu'en passant vous pourriez soulager ! =
vos bénédictions ?...
— ~~[illegible] céleste~~ ! — oui, mon fils, Dieu l'ordonne
oui, je fais mon devoir, je dois, ~~je la donne~~,
= ~~ma bénédiction peut bien te protéger~~.
je les dois au malheur
oui, je te dois l'espoir tu fais bien d'y songer.
Mets-toi donc à genoux = — et moi, je vous refuse,
puisque tu vas mourir, tu ~~fais~~ bien d'y songer
dit le pauvre d'un ton moqueur :
vous
= passez, père, je ~~[illegible]~~ récuse,
vous prier
ô père ! = n'épuisez pas votre bon cœur.
c'est courir bien trop fain
= j'étais fou de courir après l'oiseau qui vole ;

vos Bénédictions ne sauraient me Nourrir.

~~[illegible]~~

= Le Don ne vaut pas une obole, =

= Puisque vous Daignez me l'offrir! =

La vallée

Non! je ne verrai plus de si Belle vallée,
que celle où sur tes pas je descendis un jour,
où l'eau parmi les fleurs purement écoulée,
trouva une eau qui la cherche et s'y joint sans retour.
quel suave Réveil pour mon ame Ravie!
ah! les Derniers Rayons du jour et de la vie,
Répandront sur mes yeux leur Mourante langueur
avant que ce tableau s'efface de mon cœur!

et pourtant, ce n'est pas cette ~~Molle~~ Belle verdure
ces Ruisseaux Murmurans sous les jeunes Roseaux,
ni cette ombre, olivier, cette ombre où la Nature,
Mêlait son harmonie aux doux chants ~~purs~~ des oiseaux,
Non! ce n'est pas du ciel la Lumière enchantée,
ni l'onde éblouissante où la vue arrêtée
ne pouvait soutenir l'éclat d'un sable d'or
qui fait en y Rêvant que je tressaille encor.

c'était toi, mon amour! mon ~~Alexis~~! mon ame!
c'était toi ~~que j'aimais~~ qui m'aimais, ~~[illegible]~~ toi que je vis heureux:
c'était ~~ma~~ ton ~~[illegible]~~ doux Regard qui ~~jadis~~ ~~puisais~~ Répandait sa flamme,
~~du plus beau. [illegible]~~ c'était mon plus beau jours Réfléchi dans tes yeux.
olivier! Retournons sous ces paisibles ombres,
loin d'un monde ~~orageux~~, loin de ~~ces~~ ~~prisons~~ nos villes sombres.
Dans ce ~~beau paysage~~ vallon caché, ~~chérissons~~ de nos demeures nos amours
viens! Dans ce beau vallon nos destins
comme les deux Ruisseaux se confondront toujours!
viens! cachés dans les fleurs, nos Destins nos amours

B.II.431.

Nocturne.

quand le soleil couchant sur les flots se balance,
quand la guittarre au loin conduit gaiment la danse,
et du pied bondissant mesure chaque pas,
que la danse du soir a de grace et d'appas!
oh! qu'il est doux alors d'errer avec mystère,
dans ~~un~~ frais labyrinthe ~~et de~~ ou s'égare joie et d'amour,
éclairé seulement par les yeux qu'on préfère,
où tous les tendres yeux ~~[illegible]~~ qui veillent sur la terre
pour remplacer le jour.

quand sur ces mêmes fleurs qui couronnent leurs têtes,
à la lueur des feux qui brillent dans nos fêtes,
~~[illegible] qui couronnent leurs têtes~~
~~[illegible] beautés~~ couples amoureux la foule se répand
~~les légères [illegible]~~ dans l'ombre se répand
et qu'un objet aimé nous cherche et nous attend,
quel bonheur de verser dans l'âme inquiétée,
de cet objet chéri qui se penche vers nous,
tous les voeux renfermés dans notre âme agitée,
et nourris tant de jours pour ~~la fête~~ cette [illegible] enchantée,
dont le règne est si doux!

quand la fête et le luth et la danse amoureuse,
s'endorment sur les fleurs du gazon parfumé,
en se tenant la main, loin de la foule heureuse,
quand on s'égare seul avec l'objet aimé,
qu'il est triste de voir déjà le jour descendre
sur un front adoré ~~[illegible]~~ brûlant d'un autre feu!
qu'il est triste l'adieu qui va languir plus tendre,
dans un songe où le coeur soupire et croit entendre,
ne t'en va pas..... adieu!

Pl. 333.

Nocturne.

entends-tu les gondoles,
s'égarer sur les flots?
les tendres Barcaroles,
des jeunes Matelots?
Le frais Desir,
éveille partout le plaisir;
oh! viens à moi,
Belle! je Rame ici vers toi!

—

La Mer est éclairée,
d'une Lune d'amour:
et toi, belle adorée,
préfères-tu le jour?
Le frais Desir,
éveille partout le plaisir;
oh! viens à moi,
belle! je Rame ici vers toi!

—

au Son des mandolines,
que de cœurs palpitans!
Là Bas sur les collines,
que de couples contens!
Le frais Desir,
éveille partout le plaisir:
oh! viens à moi,
Belle! je Rame ici vers toi.

—

tout s'unit, tout s'adore,
sur la terre et les eaux;
moi, je suis seul encore,
au Milieu des Roseaux!
Le frais Desir,

PH. 327.

éveille partout le plaisir:
oh! viens à moi,
Belle! je rame ici vers toi!

—

voici l'heure charmante,
où l'on chante plus bas,
et de ma jeune amante,
je ~~sens~~ frémir les pas!
le frais desir,
éveille partout le plaisir:
oh! viens à moi,
Belle! je rame ici vers toi.

—

Le Lutin d'argail.

imité du conte Ecossais de Monsieur Nodier.

—

ce doux Lutin qu'il me faut oublier,
qui fit ensemble et ma joie et mon crime,
ne viendra plus au bord de mon foyer,
Baiser les pleurs de sa chère victime.
il pleut - j'ai froid. le feu s'endort,
sur mes genoux, trilby ne daigne plus descendre:
Mon dieu!.... ne pleurons pas si fort;
s'il était caché sous la cendre!

—

qu'il était triste et charmant, ce Lutin,
quand il pleurait d'amour à mon oreille!
quand de mon rêve il sortait le Matin,
en Murmurant comme une jeune abeille!
Sans m'endormir, le jour s'endort:
Dans mes songes, trilby ne daigne plus descendre,
trilby!.... n'appelons pas si fort:
hélas! s'il dormait sous la cendre!

—

un soir d'orage en relevant nos fleurs
sur les buissons je vis errer sa flamme.
le doux Lutin ranimait leurs couleurs,
Dans les parfums, j'ai respiré son âme.
son âme a fui, l'été s'endort;

Sur les buissons, trilby ne daigne plus descendre,
et la fleur qui m'apprend mon sort,
n'est déjà plus qu'un peu de cendre.

—

Dieu l'a voulu. Soumise à mon devoir,
je l'ai banni de notre humble chaumière,
et malgré moi je cherche à l'entrevoir,
dès qu'au château brille un peu de lumière.
je n'y vois plus .... mon cœur s'endort:
fermé sur lui, l'espoir ne peut plus y descendre,
et ce cœur qui brûla si fort
voudrait s'éteindre sous la cendre.

—

adieu, trilby! sous des lambris dorés,
tu n'entends plus si mon ame t'appelle.
une autre femme à ses pieds adorée,
te tient captif: on dit qu'elle est si belle!
sois heureux .... ma plainte s'endort:
de mes lèvres, ton nom peut à peine descendre.
mais ce nom que j'aimai si fort,
qui le tracera sur ma cendre!

—

il N'étein pas tous les Amours.

Ne me Reprochez plus ma fuite et mon Silence.
ne pressez pas mon cœur plein de ces jours amers!
hélas! quand L'aquilon souffle avec violence
L'alcyon voyageur est Morne Sur les Mers.
trois étés de ces Bois ont embaumé L'ombrage

Élégie

c'est-ici ... pardonnez, je Respire avec peine;
Mes genoux affaiblis, me forcent à M'asseoir.
ici, tous mes Secrets vous cherchèrent un Soir:
oh! que de Souvenirs un Souvenir ramène!
oh! Mémoire du cœur; vous garde-t-on toujours?
oui! Le temps fane en vain Les Roses Sur Nos têtes;
Le temps éteint toutes les fêtes,
il N'éteint pas tous Les Amours.

trois Étés, de ces Bois ont embaumé L'ombrage,
Depuis que m'exilant Sur des Rives Sans fleurs,
je N'emportai que le triste courage,
en pleurant, de cacher mes pleurs.

Ne me Reprochez plus ma fuite et mon Silence;
Ne pressez pas mon cœur plein de ces jours amers;
hélas! quand L'aquilon Souffle avec violence,
L'alcyon qui S'envole est Morne Sur Les Mers.
Dans mon isolement j'enfermais ma pensée.
Des maux que je fuyais, poursuivie et Lassée,
D'avance, je trainais Les maux qui m'attendaient,
et quand vous m'accusiez, mes Larmes Répondaient.

que Les Bords étrangers Sont froids pour la Souffrance!
en vain, de doux Regards y plaignaient ma langueur!

B.II. 267.

~~Mais quoi~~ en vain!... tous les regards importunent le cœur,
quand on n'y ~~lit~~ voit plus l'espérance.

Quel attrait déchirant me fait donc revenir?
ah! ~~ne le nommez pas!~~ n'en parlons jamais... souffrez que ma tristesse,
qui ne veut rien du temps, mais qui craint sa vitesse,
s'arrête sur un souvenir:
c'est vous! je vous revois, toujours belle Délie!
de mes siècles de pleurs, à peine un seul moment,
semble avoir, dans son vol, touché ce front charmant,
et, du Dieu qui me hait, vous êtes embellie.
pour fixer le bonheur avez-vous un secret?
ne pouvez-vous pas me l'apprendre?
~~Moi, hélas!~~ ah! pour moi, du bonheur, ce que j'ai su comprendre,
c'est qu'on en meurt par le regret.

Ne vous étonnez pas: en recevant la vie,
de tout ce qu'elle offrait je n'ai ~~aimé~~ vu que l'amour,
mon cœur le respirait ~~dans les rayons du jour~~ avec l'air et le jour;
à quelque chose idole en tous temps asservie,
je tombais à genoux pour ~~adorer~~ arroser des fleurs:
je me vouais surtout à la plus solitaire,
elle me semblait triste, et je sentais des pleurs,
s'échapper de mon sein ~~plaintive~~ [illegible] avec mystère,
je courais raconter à ~~quelque humble~~ cet humble arbrisseau,
ce que j'avais souffert du tourment de l'étude:
comme au fond de mon cœur dormait l'inquiétude,

quand mes heures coulaient au bruit d'un frais ruisseau!
qu'il était loin ~~de moi~~ alors de moi, ce maître sans clémence,
qui ne m'apprenait qu'à frémir:
que Dieu me semblait grand dans cet espace immense,
où je n'entendais rien gémir!

L'horloge, dont la voix éveillait mes alarmes,
la leçon monotone, et les regards grondeurs,
et le livre muet imbibé de mes larmes,
Soleil! tout se perdait ~~dans~~ aux champs tes pures splendeurs!
~~Dérobée en fuitive~~ par la fuite échappée aux sévères entraves,
de l'école, où tremblaient mes compagnes esclaves,
j'étais libre, j'errais, je suspendais mes pas,
je répondais.... à qui? je ne le savais pas:
mais un intime accent, toujours, toujours le même
me suivait, me parlait, me répétait: « je t'aime! »
et d'avance, à ce mot en tous lieux entendu
« je t'aime! » était le mot que j'avais ~~répondu~~ [illegible].

Ne riez pas, Délie! ~~Ma Mère, ma jeune Mère,~~ écoutez! de ma Mère,
ayez, pour un moment, l'indulgente pitié;
elle ne riait pas de cette sève amère,
qui de son tendre fruit consumait la moitié;
Mère, elle m'entendait ~~quand dans ses bras~~ lorsqu'en ses bras penchée,
mes yeux priaient ~~des yeux~~ de prendre mon secret:
peut-être sa pitié sur mon âme attachée,
reconnaissait son âme où veillait un regret,
car mes jeunes amours n'avaient pas d'inconstance;

Pour l'arbrisseau chéri j'appelais le printemps;
s'il mourait, sombre et triste, à ma frêle existence,
un doux ombrage.... un charme allait manquer long-temps
et je ne chantais plus. De sa tige fanée,
j'ornais mon front pensif aux jeux bruyans du soir,
ce n'étaient plus mes jeux: par leurs cris consternée,
j'allais, près de ma mère, et languir et m'asseoir;
et ma mère, en berçant ma fièvre douloureuse,
disait que l'arbrisseau reverdirait un jour..
cette fièvre du cœur, c'était déjà l'amour,
et je ne fus jamais à demi malheureuse.

Juges quand ce fut lui! quand j'entendis sa voix,
cet accent qui m'appelait!.. cet accent retrouvé...
son accent fraternel! que suis-je devenue,
c'était l'intime accent
quand je vis mon idole à mes pieds reconnue,
tous mes rêves épars rassemblés à la fois!
je me sentis aimée; alors, toute la terre,
tressaillit avec moi, se rapprocha des cieux:
pour l'écouter long-temps je sus long-temps me taire,
et je ne répondis qu'au regard de ses yeux:
j'osai le soutenir, et je perdis mon âme;
je ne me souvins plus, je n'attendis plus rien:
l'univers, c'était lui; lui, m'appela son bien,
et tout s'anéantit dans notre double flamme.

Les voilà donc ces lieux où je donnai mes jours!
Rien n'a changé.... que lui! dans ce touchant asyle:

c'est le même parfum qui court dans l'air tranquille,
cette lampe y brûle toujours!

Ô Délie! est-ce là que j'ai souri moi-même,
à l'objet adoré que m'offrait ce miroir?
qu'il est beau le miroir qui double ce qu'on aime!
ce portrait qui se ment, quel bonheur de le voir!
ja marche, où de ses pieds mes pieds pressaient l'empreinte;
que parfois..... pour tromper l'embarras le plus doux,
cette harpe, au hazard, parla seule entre nous.
Mais.... ces lieux, qu'à présent je parcours avec crainte,
ces parfums, ces flambeaux, cette harpe, ces fleurs,
ces contrastes de mes douleurs,
et ce bandeau brillant qui pare votre tête,
m'éclaire, tout parle
tout me trouble, tout m'annonce une fête
parle, tout m'instruit on prépare une fête
et mon cœur.... oui, mon cœur entend qu'il va venir,
cruelle! et vous vouliez encor me retenir!
vous me trompiez!... adieu. votre main caressante,
ne m'enchaînera plus: je suis libre aujourd'hui!
en me réunissant à lui,
Croyez-vous n'employer qu'une ruse innocente?
je n'ai donc pas souffert? regardez-moi! l'amour,
n'est-il donc qu'un jeu frivole, un riant badinage?
où passe le jeune âge,
un lien passager qui se forme et rompt,
qu'il brise et reprend tour-à-tour?
je ne sais; mais adieu. fière autant que sensible
dans l'effroi d'abaisser ma douleur à ses pieds,
dans la peur de fléchir, de tomber à ses pieds,

J'ai fui ; laissez-moi fuir. quoi ! pour cet inflexible,
c'est vous qui me priez !

il le veut dites-vous, il veut ! toujours le même !
~~voilà comme il régnait~~ ~~longtemps~~ ~~...~~
~~Dieu ! régnait~~ ~~....~~ sur mes esprits confus !
grand Dieu ! comme il régnait
j'obéissais toujours --- mais je disais : « il m'aime ! »
ose-t-on commander à ceux qu'on n'aime plus ?
~~qu'ose-t-on demander~~ ......
que veut-il ? mon bonheur : eh ! bien ! je suis heureuse,
je suis calme, je suis .... voyez, je vis encor :
dans le bruit de la fête apprenez-lui mon sort
tranquillisez son ame - elle est si généreuse !
~~quand vous me nommerez~~ et si vous me nommez, choisissez-vous l'instant
où quelque objet nouveau, brillant et sous les armes,
sera battre et rêver son coeur déjà content,
pour dire : « elle est partie ; oh ! que j'ai vu de larmes ! »
si c'est lui qu'il faut plaindre, ~~alors~~ ~~....~~ au fort, je le plaindrai,
mais ce n'est plus ici que je le reverrai.

le revoir, oh ! frayeur ! terreur ! l'entendre, lui répondre,
reconnaître ces yeux qui m'ont donné la mort !
les voir errer sur moi, sans trouble, sans remord,
pâlir en le nommant ... m'égarer
balbutier son nom, m'arrêter, ... me confondre !
le revoir, oh ! douleur ! cet ingrat ! sans joie à mon retour,
interroger mes traits oubliés dans l'absence,
et peut-être, un moment, douter en ma présence,
s'il m'a connue un jour !

non ! laissez-moi m'enfuir - que je doute moi-même,
si je l'ai vu jamais, si j'existe, si j'aime.
ah ! je ne le sais pas, je ne sais point savoir ;
mais laissez-moi douter ... mais laissez-moi m'enfuir.

~~......... pas ....! ....~~

Le Derviche et le Ruisseau.

apologue

un Ruisseau, frais enfant d'une source cachée,
promenait dans les fleurs son humide cristal;
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ l'herbe au pied du Miroir, n'était jamais séchée
il y versait la vie à flot toujours égal.
harmonieux passant, son mobile murmure
enchantait la Nature;
un doux frémissement quand de ses mollets cous,
il mouillait les Roseaux,
avertissait au loin quelque Nymphe altérée,
qu'un filet d'eau courait sous les saules tremblants,
et le soir, la Beauté, dans la glace épurée
venait Baigner ses pieds Brulants.

un Derviche dormeur, au fond de sa cellule,
oubliant que sa soif y puise du secours,
las de ce Bruit joyeux qui Roule et qui circule,
pour prier, ou dormir, veut en Rompre le cours.
mais du Ruisseau, la pente est à jamais tracée;
de la Rive, où sa voix s'élève cadencée,
Rien ne peut détourner son tendre attachement:
le dévot s'en irrite; il gronde; et lourdement,
au milieu du cristal jette une Pierre énorme,
criant avec colère, (il était sans témoin)
= Maudit! Rentre sous terre, ou va Railler plus loin;
= Silence, enfin, silence! il est ~~tout~~ temps ~~[illegible]~~ que je dorme.

B. II. 347.

innocemment rebelle, arrêtée en courant,
L'onde à son tour s'offense ; et vive, par dormans,
elle se change en cascade écumeuse,
qui semble menacer de devenir torrant.
Le dervich ~~confus~~ effrayé se recule, il s'agite
étourdi du fracas que lui même a causé
pour ses ~~songes~~ rêver pieux il cherche un autre gîte,
~~regrettant~~ regrettant son jardin sans fatigue arrosé
accablé de chaleur il s'assied sur la ~~route~~,
irritée
~~inutileras~~. de son front l'eau tombe goutte à goutte ;
« Méchant ruisseau, dit-il, me résister ! frémir !
« Murmurer quand je parle ! ah ! je sais des autres,
« qui rendront avant peu tes libertés esclaves ; »
et rafraichi d'espoir il se ~~murmure~~ ~~prend~~ met à dormir.

Mais tandis qu'à plein cœur le dervich sommeille,
L'oiseau dans le buisson, l'aventureuse ~~bourdonnante~~ la vigilante abeille,
le vent qui fait tourner la feuille du bouleau,
tout imite une voix soufflant ~~[illegible]~~ à son oreille :
« Dormez en paix, mon père, et laissez courir l'eau. »

imitation libre de Mr thomas Moore :
= When the first Summer Bee =

quand la première abeille errante et parfumée,
~~planera~~ volera sur la ~~rose~~ fraîche en ~~murmurant~~ bourdonnant d'amour,
on me verra voler vers toi, ma bien aimée,
errant comme elle et gai, t'annonçant mon retour.
ainsi, l'un trop fidèle et l'autre trop volage,
nous irons, fatiguant les ailes du bel âge,
L'abeille aux fleurs, moi sur ton sein,
pour elle et moi quel frais larcin !

chaque branche au travers d'un prisme de rosée,
attirera l'abeille avide de couleur :
à tes lèvres, mon ame immobile, épuisée,
renaitra, pour mourir sur une seule fleur.
L'insecte entrouvrira mille jeunes calices ;
ma bouche sur ta bouche en boira les délices.
L'abeille aux fleurs, moi sur ton sein,
pour elle et moi quel frais larcin !

imitation du même auteur.

thee, thee, only thee!

Du Matin frais et pur la riante lumière,
L'étincelant Midi, l'adieu sombre du jour,
La Nuit longue, et pourtant plus douce à ma paupière
qui s'écoule voilée, et pleure avec l'amour,
Du temps, dont la lenteur nous trompe et nous dévore
chaque pas qui s'envole ou s'avance vers moi,
ce qu'à peine j'aperçu j'ai vu distrait, ce qu'à peine je voi,
me trouve, ou m'a trouvé Rêvant, Rêvant encore,

à toi, De toi, Seulement toi!
De toi!... toi! Seulement toi!
~~toi, toi, toi Seulement toi~~

De mes amis joyeux quand l'essaim m'environne,
L'impatient ennui dans leurs fêtes m'atteint.
aux Banquets vainement la coupe se couronne,
La coupe est sans ivresse et la Rire s'éteint.
Leurs chants ne flattent plus ma jeunesse attristée
je ne reconnais plus ceux qui chantent pour moi,
au Milieu des flambeaux à peine je les voi;
comme un lieu sombre alors mon Ame est visitée,
Par toi, De toi, Seulement toi!

La gloire avant l'amour appela mon hommage,
je n'aime plus la gloire, et j'en fuis le chemin.
je ne vois que les lieux où Brille ton image,

je ne cherche que l'ombre où m'attire ta main.
comme sur l'océan des barques se balancent,
Les scènes de la vie ont glissé loin de moi,
Brillantes? je ne sais: dans tout ce que je voi,
mes regards, mes regrets, mes voeux, mes pas s'élancent
à toi, ~~vers~~ toi!, seulement toi!
vers

La joie est à mon cœur par toi seule rendue,
J'aime jusqu'à mes pleurs quand tu causes mes pleurs:
en de sombres accès telle une âme éperdue,
N'appelle qu'une voix pour charmer ses douleurs.
tu rafraîchis ma fièvre et ma vie embrasée,
Le monde jette en vain ses maux autour de moi:
ah! je peux fuir le monde et les maux que j'y voi;
mon âme, je le sens, sera calme ou brisée,
Par toi, ~~[illegible]~~ toi toi!, seulement toi!

Le Bon Hermitage:

= ~~[illegible]~~ Pourquoi votre chapelle,
S'ouvre-t-elle au malheureux?
Hélas! elle me rappelle
un temps cher et douloureux!
C'est moi..... de votre colère
Les éclats sont superflus;
un autre que vous m'éclaire,
mon père! il ne m'aime plus!

= cette jeune infortunée,
que vous maudites un jour,
qui devant vous prosternée,
osa défendre l'amour.
c'est moi, faible pénitente,
dans tous mes voeux confondus:
que votre âme soit contente,
mon père! il ne m'aime plus!

= ne dites plus, ô mon père,
que le ciel va me punir:
L'amour, tristement prospère,
a daigné le prévenir.
ce guide ingrat que j'adore,
suit mes pas, qu'il a perdus;
qui peut me punir encore?

B.II.461.

mon père! il ne m'aime plus! #

—

=de cette croix où je pleure,
n'éveillez pas mes aveux;
et vous saurez, tout à l'heure,
hermite, ce que je veux:
quelques pleurs, un peu de cendre
sur ma tombe répandus:
oh! qu'il m'est doux d'y descendre,
mon père! il ne m'aime plus. =

à peine une faible aurore,
passait sur les jeunes fleurs,
que le bon hermite encore,
versait la cendre et les pleurs.
long-temps cet objet trop tendre,
troubla ses songes confus;
et triste, il croyait entendre:
=mon père! il ne m'aime plus! =

le monde n'a point d'asyle,
qui soit doux au repentir.
hélas, rendez-moi facile
un chemin pour en sortir.
laisserez-vous dans l'orage,
errer mes jours abattus?
je n'en ai pas le courage,
mon père, il ne m'aime plus

Elégie

La vieille Mendiante.

toi que l'on plaint, toi que j'envie,
indigente de mon hameau,
toi, dont ces bois aux vieux rameaux
n'ont pas vu commencer la vie;

toi qui n'attends plus des mortels,
Ni ton bonheur, ni ta souffrance,
~~[illegible]~~ dont l'humble ~~[illegible]~~ dernière espérance,
s'incline aux rustiques autels,

toi que dans le fond des chaumières,
on appelle avant de mourir,
pour aider une ame à souffrir,
par ton exemple et tes prières:

oh! donne-moi tes cheveux blancs,
ta marche pesante et courbée;
ta mémoire enfin absorbée
tes vieux jours, tes pas chancelants!
~~qui [illegible] comme tes pas tremblants!~~

tes yeux sans lumière et sans larmes,
assoupis sous les doigts du temps;

B.II. 279.

Miroirs ternis pour tous les charmes,
et pour tous les feux du printemps !

ce souffle qui t'anime à peine,
ce reste incertain de chaleur,
et qui s'éteint de veine en veine,
comme il est éteint dans ton cœur ! ✕

§§§ que ces flots, ces molles verdures,
ces frais bruissemens des bois,
n'imitent ~~n'accompagnent~~ plus dans leurs murmures,
les accens d'une seule voix !
que pour moi comme ~~car / des~~ long-temps à ton oreille,
que rien, n'émeut, que rien n'éveille,
le souvenir n'ait point d'échos.
l'ombre du soir point de féeries ;
que ~~et~~ les ruisseaux de la prairie,
ne me soient ~~sont~~ pour toi que des ruisseaux !

✕ oh ! si cet échange est possible,
que toi seule, à mes vœux sensible,
~~au temps me présente pour toi~~
~~[illegible]~~
~~[illegible] aux yeux [illegible] mollement~~
~~qu'il éteigne [illegible] sous son aile~~
~~que le temps chasse [illegible]~~
une image ardente et cruelle,
qui brûle et ~~qui~~ s'attache sur moi §§§

que semblable à la chrysalide
qui sous une immobile égide
sa froide et ... ~~corsille~~

coule son destin radieux
demain, sur des ailes de flamme,
comme l'insecte qui peint l'âme
j'étendrai ~~prendrai~~ mon vol vers les cieux !

✕ prends ma jeunesse et ses orages,
mes cheveux libres et flottans,
prends mes vœux que l'on croit contents ;
prends ces doux et trompeurs suffrages,
que ne goûtent plus mes douleurs,
ce triste éclat qui m'environne,
et cette fragile couronne,
qu'on attache en vain sur mes pleurs !

changeons d'âme et de destinée ;
prends, pour ton avenir d'un jour,
ma jeune saison condamnée,
au désespoir d'un long amour !
✕

Mais tu regagnes, sans m'entendre
le sentier qui mène au vallon,
insensible ~~[illegible]~~ aux cris ~~[illegible]~~ d'un cœur tendre
comme aux soupirs de l'aquilon.

~~tu~~ n'écouter plus de la terre
le bruit, les plaintes ni les chants
et sur ton chemin solitaire
inutile, même aux ~~insensible~~ ~~échapper aux yeux~~ aux ~~cris~~ des méchants
qui ~~me suivent~~ m'atteignent d'un pas agile,
toi, dans ces incultes séjours,
tu déroberas ton pied d'argile
aux pièges où tombent mes jours.

Suis ta route, pauvre bergère,
en glanant l'aride fougère,
debout encor sous ton fardeau
sans craindre une voix importune
demain ~~Bientôt~~, ta paisible infortune
dominera sur mon tombeau

Je l'ai vu!

ma sœur! il ne faut me blamer,
si ma tristesse est sans colère;
je ne peux me sauver d'aimer
et celui qui m'aima ne doit plus me déplaire.
laissez, d'un retour imprévu,
laissez-moi goûter tous les charmes;
hélas! j'ai retrouvé des larmes:
mais je l'ai vu!

si vous saviez quel doux transport
se répand dans l'âme agitée,
quand celui qui fit notre sort,
ranime en s'y montrant une fête attristée!
je vais vivre; il est revenu!
je ne sens plus sa froide absence.
qui, n'a pas senti ma présence,
mais je l'ai vu!

ma sœur! quel plaisir douloureux
le bonheur perdu laisse encore!
quel charme de revoir heureux
l'objet, l'unique ~~devant cet~~ l'objet qu'on pleure et qu'on adore!
ce sourire si bien connu,
nous rappelle tout d'espérance!
il réveille aussi la souffrance....
mais je l'ai vu!

ne reste-t-il plus de beaux jours,
cachés, dans ma mélancolie?
peut-être il sait aimer toujours;
et moi! je ne ~~pas encor~~ saurai jamais comme on oublie!
~~hélas~~ ! si d'un trait plus vif
~~il empreinte~~ Dieu doit ~~fut~~ déchirer ma tendresse
~~il~~ ~~le~~ pleurez perdrez sur votre tendre maîtresse;....
mais je l'ai vu!

B.II.445.

Elégie.

une Mère.

Rentrons, mes chers enfans ; de la foule éplorée,
Laissons les flots émus s'écouler loin de nous.
D'une grande douleur je me sens déchirée ;
Notre France est en deuil, mettez-vous à genoux.

L'enfant.

Que d'hommes, ô ma Mère, ont passé tout-à l'heure !
De la même tristesse ils paraissaient souffrir.
D'où vient que tout le monde pleure ?
Est-ce un Roi qui vient de mourir ?

La Mère.

C'est un homme, ô mon fils. un génie adorable,
L'amour d'un peuple immense et son plus noble appui ;
C'est de tout notre espoir la perte irréparable ;
C'est notre gloire éteinte, elle était toute en lui.

L'enfant.

Ô ma Mère.

La Mère.

Ô douleur ! ô ~~Lugubre~~ journée !
Voyez-vous, mes enfans, la cité consternée ?

B.II.309.

tout un peuple en cortège, et tous nos toits en deuil,
et tous ces bras unis pour porter un cercueil?

L'enfant.

Nous ne les voyons plus.

La Mère.

Non. Sous de sombres voiles,
La Nuit, comme la Mort le dérobe à nos yeux.
Non, le ciel attristé ne montre point d'étoiles,
Mais des sanglots lointains dirigent nos adieux.

comme elle a retenti cette Mort éloquente!
quel cœur n'a tressailli de son dernier soupir!
quelle calamité frappante!
quel courage assez froid pour ne la point sentir!
inclinez-vous, priez devant cette ombre auguste,
tous ses jours sont écrits dans ce funeste jour.
ah! jugez si savoir était la voix du juste,
puisqu'elle a pénétré dans notre humble séjour!

L'enfant.

Vous l'avez donc connu?

La mère.

jamais de sa présence,
mes regards attendris n'ont goûté le bonheur.

il attirait, absent, notre reconnaissance
~~[illegible]~~,
et de son nom, lui seul ignorait la splendeur.
au sein de sa gloire éclatante,
son âme n'était pas contente:
il n'obtenait jamais ce qu'imploraient ses vœux.
ses vœux étaient si purs! son âme était si belle!
l'esprit qu'il combattait lui restait si rebelle!
esprit d'un meilleur monde, il va nous plaindre aux cieux.

L'enfant.

Mère! étiez-vous moins heureuse?

La mère.

oui. j'avais l'espérance.
j'en palpitais pour vous, pour notre belle France;
enfans! je vous voyais libres dans l'avenir:
il n'est plus, rien n'est plus. qu'allez-vous devenir?

L'enfant.

Pour qui faut-il prier?

La mère.

Pour ceux qui lui survivent.
ceux qu'à la terre encor de chers liens captivent;
pour ses jeunes rameaux qui croissaient près de lui;
pour sa veuve mourante et qui n'a plus d'appui.

— Vous l'avez-vu passer sur un plus beau rivage.

de ses jours courageux prolongeant les hasards,
il allait d'un ciel pur rechercher les regards :
oh ! rappelez-vous bien les traits de son visage !
la pâleur de son front faisait déjà frémir,
tous les cœurs qu'à présent vous entendez gémir.
sur ses pas chancelans quelle foule empressée !
que d'amour ! sa grande âme en était oppressée.
n'oubliez pas ce jour le plus beau de vos jours,
nourrissez en mes pleurs, et parlez-m'en toujours !

L'enfant.

toujours je m'en souviens, ma Mère : sur la rive,
mon père, qui courait, m'élevait dans ses bras,
l'homme qu'ils adoraient n'avait point de soldats,
il avait ses enfans, et l'on criait : = qu'il vive !
= qu'il vive ! il est l'ami du pauvre vertueux. "
moi, je criais aussi, car je voyais ses yeux
répondre avec douceur à ces âmes contentes
qui jettaient devant lui leurs clameurs éclatantes.
on suivit son navire, on le couvrit de fleurs.
il détourna ses yeux comme en cachant des pleurs.
partout des chants français appelaient son sourire ;
son sourire était triste : il paraissait nous dire :
= adieu ! vos vœux bientôt me seront superflus. =
Ma Mère, et c'est donc lui que je ne verrai plus !

La Mère.

Pour la dernière fois la France l'environne.
riche, pauvre, tout pleure à ce noble convoi,
le méchant, devant lui recule avec effroi ;
devant lui le bonheur effeuille sa couronne.
Du haut d'un char léger tristement descendues,
pâlissant sous les fleurs qui brillaient sur leur tête,
de jeunes fiancées ont oublié leur fête,
et dans la ~~multitude~~ deuil public ils marchent confondus.

que sur tout, à cette heure, une femme est à plaindre !
quel lien glorieux se brise dans son cœur !
que de femmes naguère, enviaient son bonheur,
et que le bonheur est à craindre !

Dans sa gloire funèbre, ô quelle doit souffrir !
au pied d'un lit désert sa douleur s'est cachée ;
c'est là qu'en gémissant ses enfans l'ont cherchée ;
c'est là que leurs sanglots l'empêchent de mourir.

L'enfant.

ils sont donc orphelins !

La Mère.

on le voit à nos larmes.
sur son corps immobile on a posé ses armes :
ses armes que pour nous Dieu guida ~~tant de fois~~,
avant qu'en ses discours Dieu répandit sa voix.

L'enfant.

Ses enfans! ses enfans!....

La Mère.

La France est leur Egide.
elle couve en son sein les fruits faibles encor.
ils n'ont que des lauriers, leur patrie, et point d'or.
l'ami du peuple est pauvre, et sa gloire est rigide.
Nos maux étaient les siens, nos biens seront les leurs;
l'offrande jaillira d'une source innocente;
et la France reconnaissante,
N'a point de stériles douleurs!

Mais des sanglots lointains dirigent nos adieux.

ainsi des rois de l'air les cohortes hardies
ont suivi dans l'orage un aigle insurmonté
impatient des cieux et de la liberté
si la foudre a brulé ses ailes agrandies
il tombe. et d'un long cri proclamant leur douleur
les bataillons troublés s'abattent, se confondent
de l'orage expirant les soupirs leur répondent
et le deuil de la terre, honore leur malheur.

comme elle a retenti cette mort éloquente!

La mère.

comme vous accourez, mes enfans! quelle joie!
il est tard; il est temps enfin que je vous voie.
Dans ce petit panier cachez-vous un trésor?

L'enfant.

c'est un oiseau du ciel, ô ma Mère! il est d'or.
il humectait son vol au bord de la fontaine.
j'ai retenu long-temps mes pas et mon haleine;
quand il a secoué son plumage plein d'eau,
j'ai saisi ses ailes mouillées,
et nous l'avons couvert de roses effeuillées:
regardez qu'il est bien, ma Mère! et qu'il est beau!

La Mère.

oui, je l'entends gémir.

La petite fille.

Non, Mère; c'est qu'il chante.

La Mère.

vous croyez, mon amour? sa chanson est touchante.

L'enfant.

je crois qu'il est content puisqu'il est dans les fleurs.
il les aime. son nid est sous l'acacia rose;
cet arbre au doux parfum que la fontaine arrose:
c'est là qu'il dérobait ses brillantes couleurs.

La Mère.

y demeurait-il seul.

L'enfant.

ses enfans sont au gîte.
c'était pour les revoir qu'il se baignait si vite.
mais je n'ai point de peur, ils ne sauraient bouger,

ils n'ont pas une plume, et n'ont rien à manger.

La Mère.

que vont-ils devenir ?

L'enfant.

j'agrandirai la cage ;
et j'en ferai pour ma chambre un tout petit bocage :
viens les chercher, ma sœur.

La mère.

arretez mes enfans !
errer seul est à craindre et je vous le défends,
restez ! de noirs soldats les farouches cohortes,
au coucher du soleil ont assailli nos portes.
ne vous éloignez pas ! ne quittez plus mon sein ;
de vous saisir, peut-etre, ils avaient le dessein.

L'enfant.

ah Dieu ! des méchans soldats, ma Mère ! et pour nous prendre !

La Mère.

vous mes tendres petits, et pour ne plus vous rendre.

La petite fille.

que feront-ils de nous.

La Mère.

des innocens captifs
des orphelins tremblans, des prisonniers plaintifs.

Des enfans.

sauvez-nous !

La Mère.

Prions Dieu, c'est en Dieu que j'espère.
Loin de nous déjà les cruels emmènent votre père
Regardez loin de nous votre père, si tendre et qui vous nourrissait,
si content si joyeux quand il vous embrassait !
si dela la voile ce père si content

L'enfant.

mon père prisonnier !

La Mère

c'est la B[illegible] qui l'ordonne.

je ne sais quel triste plaisir ma mémoire trouve à contempler et à reproduire les traces douloureuses que tant d'horreurs lui ont laissées. l'ame aussi est-elle donc fière de ses profondes et nombreuses cicatrices ; se plait-elle à les montrer ? est-ce une possession dont elle doive s'énorgueillir ? ou plutot après le desir de connaitre, son premier besoin seroit-il de faire partager ses sensations ? sentir et faire éprouver, sont-ce là les plus puissans mobiles de notre ame ?

Mr de Ségur
histoire de Napoléon.

La jalousie.

qu'as-tu fait d'un Aveu doux à ton espérance?
mes fleurs qu'en as-tu fait? ton bonheur d'un Moment.
ces Secrets de mon Ame ont aigri ta souffrance,
et pour y croire enfin, tu voulus un Serment.

le Serment est livré. tu ne crois pas encore,
tu veux azurer l'onde, et parfumer les fleurs.
ajouter des Rayons aux Rayons de l'aurore,
au Soleil des flambeaux, à l'iris des couleurs.

incrédule, inquiète, ingrate jalousie,
Amour, aveugle amour qui Méconnait l'amour,
qui Regarde un ciel pur et demande le jour,
oh! que je .... que je t'aime, aimable frénésie!

tu N'aimes Pas.
que je te plains!

Dis-moi fera-t-il Beau Demain?
Demain te verrai-je, ma vie?
un Beau jour te fait-il envie?
tu te tais en quittant ma main.....
il ne fera pas Beau Demain!

—

ta gloire te Demande un jour:
hélas! que ta gloire est heureuse!
elle Rompt ta vie amoureuse.
Pour moi dans un Siècle D'amour,
La gloire n'aurait Pas un jour.

Demain nous ne Pouvons nous voir?
que n'es-tu Dans un sort vulgaire!
Content de m'aimer, de me plaire,
L'amour Serait ton Seul Devoir,
et Demain, nous Pourrions nous voir!

heureux, Dis-tu, qui n'aime Pas.
toi qui fuis quelles Sont tes chaines?
Seule, Dans mes Brulantes Peines
Sais-tu ce que je Dis tout Bas?
que je te plains! tu n'aimes Pas.

B.Z.519.

qu'est devenu le temps où ~~ma seule~~ espérance,
où tout mon avenir reposait dans ses yeux!
perdre un moment sa vue était une souffrance;
et je suis maintenant jusques à ses adieux.

qu'est devenu le jour où sa bouche timide
me fit en soupirant l'aveu de son amour?
hélas! il a passé comme ~~l'~~un éclair rapide,
le bonheur avec lui s'est perdu sans retour.

adieu, trop cher objet de ma douleur secrète,
vous qui m'aviez appris qu'il est doux d'espérer!
vous qui ne savez pas qu'au sein de ma retraite,
mon unique bonheur sera de vous pleurer.

quoi! personne après moi dans ce muet bocage,
~~Demain ne viendra plus rêver... pleurer tout~~ bas!
~~[illegible]~~
sans mémoire à son tour, ~~demain~~ l'écho de ~~[illegible]~~ ce rivage,
~~[illegible]~~
Demain, ne dira plus mes plaintes ni mes pas.

Les Roses.

hélas! que les vieillards savent de tristes choses!
hier après la fête ils riaient des amans,
ils riaient! — leurs sermens disaient-ils sont des roses
en voilà sous nos pieds d'aujourd'hui même écloses
pourquoi, mon olivier, m'as-tu fait des sermens!

j'ai couru vers mes fleurs avec un trouble extrême,
je n'en veux plus cueillir même pour me parer,
mais si de tes amours leur durée est l'emblème,
tu ne m'aimeras pas long-temps comme je t'aime;
la dernière s'entrouvre. elle m'a fait pleurer.

en vain le grand ruisseau coule au pied du bocage,
il n'a pu les sauver des mortelles chaleurs.
les roses, les sermens s'envolaient du rivage,
tout fuyait comme l'onde où tremblait mon image,
et tu n'es pas venu pour essuyer mes pleurs!

du discours des vieillards je demeure oppressée,
Adieu.... Non, je ne veux t'écouter ni m'asseoir.
chaque feuille qui tombe afflige ma pensée;
oh! quoi! comme un parfum ma joie est donc passée?
plus d'espoir..... plus de fleurs.... apporte-m'en ce soir!

B. I. 513. les sermens.

Bon Soir.

il a demandé l'heure, oh! le triste présage!
autrefois j'étais seule attentive à ce soin.
qui peut avant le soir l'appeler au village?
hélas, pour me répondre, il est déjà si loin!

je l'ai suivi des yeux pour rencontrer sa vue,
et sans me regarder il a doublé ses pas;
il n'a donc pas senti ma douleur imprévue?
~~je le devinais mieux~~ quand il souffrait tout bas.
moi je le devinais

je ne veux plus jamais lui dire que je l'aime,
je ne l'aimerai plus; j'en aurai le pouvoir;
je l'ai déjà, déjà je ne suis plus la même:
ah! pour le lui prouver que je voudrais le voir!

Non, qu'il ne vienne pas. il prévient mon envie,
bon soir..... pourquoi mes pleurs tombent-ils sur ma main?
il m'a repris son coeur, je lui reprends ma vie;
mais si je le pensais, vivrais-je encor demain.

B.I.515.

Romance de thomas moore.

du printemps embaumé quand la première abeille,
planera sur la rose en murmurant d'amour
tu me verras courir ou mon ~~contour~~ ~~lcanter~~ sommeille
errant comme elle et gai t'annonçant mon retour,
ainsi l'un trop fidèle et l'autre trop jamais volage
~~[illegible]~~
nous volerons tous deux aux festins du bel age,
L'abeille aux fleurs, moi sur ton sein:
pour elle et moi, quel frais larcin!

chaque branche, au travers d'un prisme de rosée,
attirera l'~~abeille~~ insecte avide de bonheur.
~~sur~~ à tes lèvres, mon ame immobile, épuisée
~~[illegible]~~ renaitra pour mourir ~~pour~~ ~~sur une~~ seule fleur.
l'insecte ~~[illegible]~~ mille jeunes calices
qu'elle entrouvrira ~~[illegible]~~ mille jeunes calices,
à tes lèvres mon cœur ~~l'amour~~ ~~attacha~~ a borné en repard mes délices.
L'abeille aux fleurs, moi sur ton sein.
pour elle et moi quel frais larcin!

---

sur tes ~~lèvres~~ l'amour rassembla leurs délices
sur tes lèvres ~~[illegible]~~ mon cœur ~~trouvera~~ en boira en a bu les délices.

l'un fidèle à jamais, l'autre à jamais volage,
nous irons volerons fatiguant les ailes du bel Age
un seul ~~[illegible]~~ rien n'attira à Reuni

When the first summer bee

Fly not yet. Tis just the hour

quand la première abeille errante et parfumée
planera sur la rose en murmurant d'amour
tu me verras voler vers toi, ma belle aimée
errant comme elle

~~[illegible]~~
~~[illegible]~~

46

Romance de Thomas Moore.

imitation libre.

quand la première abeille errante et parfumée
~~[illegible]~~
planera sur la rose en murmurant d'amour,
tu me verras voler vers toi, ma bien aimée, ~~[illegible]~~
errant comme elle et gai, t'annonçant mon retour.
ainsi l'un trop fidèle, et l'autre trop volage,
nous irons, fatiguant les ailes du bel age,
l'abeille aux fleurs, moi sur ton sein:
pour elle et moi quel frais larcin!

—

chaque branche, à travers un prisme de rosée,
attirera l'abeille avide de couleur;
à tes lèvres, mon ame immobile, épuisée,
renaitra, pour mourir sur une seule fleur.
l'insecte entrouvrira mille jeunes calices
ma bouche sur ta bouche en boira les délices.
l'abeille aux fleurs, moi sur ton sein:
pour elle et moi quel frais larcin!

No 44 gently here, my gondolier

Sur l'eau qui nous balance,
glisse et vogue en silence.
poursuis, mon gondolier,
ton chemin familier.
que la craintive oreille,
d'une amante qui veille,
devine seule en ce moment,
que la vague porte un amant.

Dans le flot qui sommeille
frappe si doucement

vois! si le ciel parlait aussi bien qu'il regarde,
quand ses yeux étoilés brillent au sein des nuits,
que raconterait-il sur tout ce que hazarde
une errante jeunesse en ses tendres ennuis!

Sur l'eau qui nous balance
glisse et vogue en silence.
poursuis mon gondolier.
ton chemin familier.

au pied de ce balcon, veille, et suspends la rame;
je suis ~~amante~~ je ~~chant~~ ~~monte~~.... oh! Dieu! si nous prenions pour vous,
~~les~~ soins que nous prenons pour l'amour d'une femme,
quels anges nous serions! mais l'amour est si doux!

Sur l'eau qui te balance,
~~veille~~ ~~glisse~~ ~~veille~~ ~~et vogue~~ en silence
reste seul
garde, mon gondolier,
ton ~~chemin~~ poste familier.

L'orage.

Dans sa course brulante,
ô que la nuit est lente!
de sa lueur tremblante,
elle attriste l'amour.
j'entends gronder l'orage;
il trouble mon courage.
Ne reverront-ils pas le jour,
mes yeux voilés de pleurs d'amour?

—

Délire où je me plonge,
fuyez jaloux mensonge;
pourquoi m'offrir en songe,
la douleur dans l'amour!
ô moitié de mon âme,
tes yeux remplis de flamme,
reviendront-ils avec le jour,
tarir enfin mes pleurs d'amour!

—

Mais la tardive aurore,
ne brille pas encore,
et les yeux que j'adore,
sont fermés à l'amour.
l'orage en feu tourmente,
et la nuit et l'amante:
oh! toi pour qui j'attends le jour,
me paieras-tu mes pleurs d'amour!

Pl. 335.
Bl. 517.

La Séparation.

il le faut je renonce à toi,
on le veut... je brise ta chaîne;
je te rends tes sermens, ta foi,
sois heureux, quitte-moi sans peine.
fuis le premier... attends, hélas!
mon coeur encor ne se rend pas.

toi qui fus mes seules amours,
le charme unique de ma vie!
une autre fera tes beaux jours,
et je le verrai sans envie.
laisse-moi seule....
écoute l'heure... attends hélas:
oui, l'heure sonne
mon coeur encor ne se rend pas.

reprends-le ce portrait charmant,
où l'amour a caché ses armes;
on n'y verra plus ton serment,
il est effacé par mes larmes.
adieu, mon ame.... attends hélas!
ne tarde plus...
mon coeur encor ne se rend pas:

B. I. 523.

La Fleur.

Oh! laisse-moi la fleur qui tomba sur ma lyre!
j'aurai toujours des chants pour cette aimable fleur.
Dans ma triste guirlande où je la vois sourire,
toujours elle viendra consoler ma douleur.

De suaves rayons elle m'a couronnée,
Belle comme l'espoir qui pâlit d'un regret.
à son fidèle avenir, j'unis ma destinée;
Souvent dans une fleur l'amour a son secret.

en la cueillant pour toi qui m'en as dit l'emblème,
je l'attache à mon cœur et j'ai cru te l'offrir:
mon cœur a tressailli sous le parfum qu'il aime;
auprès de ton image elle a droit de mourir.

un autre ciel en vain s'élève sur ma vie,
en vain d'autres accens glissent autour de moi:
comme ton doux regard elle m'a poursuivie;
elle semble s'ouvrir pour me parler de toi.

Le Bonheur.

Mes yeux rendus à la lumière,
mais fatigués par tant de pleurs,
s'offensent des vives couleurs,
et baissent leur faible paupière.

Les voix n'ont plus leurs doux accens,
rien ne m'émeut, rien ne m'allarme;
enfin ~~ainsi~~ si je n'ai plus une larme,..
c'est donc le bonheur que je sens!

croyons-le. puisque tout m'éclaire,
c'est le bonheur qui m'est rendu:
puisque rien ne sait plus me plaire,
c'est le bandeau que j'ai perdu.

je regarde à present la vie,
comme un lieu que j'avais quitté:
mais une erreur long-temps suivie,
change jusqu'à la vérité!

après cette erreur envolée,
mon âme ne retourne plus.
pour ramener l'onde écoulée,
tous les efforts sont superflus.

et ~~Mais~~ pourquoi, lorsque le jour tombe
semble-t-il ~~affliger~~ isoler mon sort,
comme s'il passait sur la tombe,
de tous ceux qui m'aiment encor?

ah! c'est que mon ~~l'~~âme ~~entière~~ est changée;

B.I.331.

c'est que je suis faible au malheur,
c'est que j'ai bravé la douleur,
et que la douleur s'est vengée.

c'est que les jeux le tendre essaim,
Déserte au cri de la souffrance;
c'est qu'on a froid sans l'espérance,
et qu'elle est morte dans mon sein.

et pour celui qui fit ma peine,
que ma voix ne sait plus nommer,
Dieu! qu'il a mérité ma haine....
que je voudrais ne plus l'aimer!

La Reconnaissance.

hélas, que je dois à vos soins!
vous m'apprenez qu'il est perfide,
qu'il trompa mon amour timide:
c'est vous qui le jurez du moins!
hélas! que je dois à vos soins.

pressez votre main sur mon cœur,
et jouissez de votre ouvrage.
le malheur me rend le courage,
mais pour juger de sa rigueur,
pressez votre main sur mon cœur!

adieu donc ma félicité,
adieu sa présence et ma vie.
oh! que vous m'avez bien servie,
en me disant la vérité!
adieu donc ma félicité.

vous avez voulu me guérir,
cruelle.... ah! pardon, je m'égare.
Non, Non, vous n'êtes point barbare;
je le crois, dussé-je mourir....
vous avez voulu me guérir!

B.I.527.

Romance.

S'il avait su quelle âme il a blessée,
~~tous Vœux constants~~ mes yeux craintifs s'il avait pu les voir,
ah ! si ~~mon~~ cœur trop plein de sa pensée,
de l'exprimer eût gardé le pouvoir,
changer ainsi n'eût pas été possible,
fier de ~~nourrir~~ l'espoir qu'il a déçu
à tant d'amour il eût été sensible,
S'il l'avait su !

S'il avait su ~~tout~~ ce qu'on peut attendre,
d'une âme simple ardente, et sans détour,
il eût voulu la mienne pour l'entendre,
~~comme~~ tel il l'inspire, il eût connu l'amour ;
mes yeux baissés recélaient cette flamme ;
dans leur pudeur n'a-t-il rien aperçu ?..
un tel secret valait toute son âme,
S'il l'avait su !

Si j'avais su moi même à quel empire,
on s'abandonne en regardant ses yeux,
sans le chercher comme l'air qu'on respire,
j'aurais porté mes jours sous d'autres cieux :
~~j'ai trop pensé cette ivresse mortelle~~ qui il est trop tard pour renouer ma vie ;
Mais quand je cède au coup que j'ai reçu,
~~quand, dis-moi~~ ~~[illegible]~~ toi qui me l'as ravie :
en l'apprenant que dira l'infidèle ?
Diras-tu pas toi qui me l'as ravie :
= Si j'avais su ! =

S'il avait su quelle âme il [illegible] blessée,
Larmes du cœur s'il avait [illegible] vous voir!
ah! si ce cœur trop plein de sa pensée
de l'exprimer eut gardé le pouvoir;
changer ainsi n'eut pas été possible;
fier de nourrir l'espoir qu'il a déçu,
à tant d'amour il eut été sensible,
S'il l'avait su!

S'il avait su tout ce qu'on peut attendre,
d'une âme simple, ardente et sans détour,
il eut voulu la mienne pour l'entendre
tel qu'il l'inspire il eut connu l'amour.
mes yeux baissés recelaient cette flamme;
dans leur pudeur n'a-t-il rien apperçu?
un tel secret valait toute son âme,
S'il l'avait su!

Si j'avais su moi-même à quel empire,
on s'abandonne en regardant ses yeux,
sans le chercher comme l'air qu'on respire,
j'aurais porté mes jours sous d'autres cieux:
il est trop tard pour renouer ma vie;
ma vie était un doux espoir déçu,
diras-tu pas toi qui me l'as ravie,
Si j'avais su! —

B. I. 52 J.

52

Le vrai Mal d'Amour.

—

Souhaiter, sans espoir,
regarder sans rien voir,
se nourrir de ses larmes,
s'en reprocher les charmes,
s'écrier à vingt ans,
que j'ai souffert long-temps!
perdre jusqu'à l'envie,
de poursuivre la vie:
on me l'a dit un jour,
c'est le vrai mal d'amour.

—

Dans ses songes secrets,
revoir les mêmes traits,
craindre la ressemblance,
qu'on appelle en silence,
en frémissant d'aimer,
apprendre à l'exprimer;
pleurer qu'un si doux songe,
soit toujours un mensonge:
on me l'a dit un jour,
c'est le vrai mal d'amour.

S'arracher aux accens,
que l'on écoute absens;
mais en fuyant l'orage,
détester son courage,
trembler de se guérir,
le promettre ..... et mourir!
c'est là ce qu'on ignore,
quand on espère encore:
on me l'a dit un jour,
c'est le vrai Mal d'amour.

Sans L'oublier.

Sans L'oublier on peut fuir ce qu'on aime,
on peut bannir son Nom de ses Discours,
et de l'absence implorant le secours,
se Dérober à ce Maitre suprême,
Sans L'oublier!

Sans L'oublier j'ai vu l'eau dans sa course,
porter au loin la vie à d'autres fleurs,
fuyant alors le gazon sans couleurs,
j'imitai l'eau fuyant loin de la source,
Sans L'oublier.

Sans oublier une voix triste et tendre,
oh! que de jours j'ai vu Naitre et finir!
je la Redoute encor dans l'avenir,
c'est une voix que l'on cesse d'entendre,
Sans L'oublier!

B.I.583.

Amour sans félicité.

Son image comme un songe,
partout s'attache à mon sort.
dans l'eau pure où je me plonge,
elle me poursuit encor.
je me livre en vain tremblante,
à sa mobile fraicheur
l'image toujours brûlante,
se sauve au fond de mon cœur.

pour respirer de ses charmes,
triste, je cherche les cieux:
entre le ciel et mes larmes,
elle voltige à mes yeux,
plus tendre que le perfide,
dont le volage desir,
fuit comme le flot limpide,
que ma main n'a pu saisir.

~~[illegible],~~
~~[illegible],~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
~~[illegible],~~
~~amour sans félicité,~~
~~[illegible],~~
~~[illegible]~~

B.I. 349. (Souvenirs)

A Monsieur Béranger.

Bon captif, la fée urgande,
a-t-elle oublié vos chants?
N'est-elle pas assez grande,
Pour désarmer les méchans?
vers vous quoiqu'aussi petite,
un peu tendre, un peu proscrite,
et frêle comme un roseau,
je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

où se cache l'espérance,
que vous attiriez des cieux?
Long-temps elle a sur la France,
Semé vos vers gracieux.
pour la ramener au gîte,
où le puissant qu'elle irrite,
vous cache sous un réseau,
je volerais vite, vite
Si j'étais petit oiseau.

que dit la belle maîtresse,
qu'on aime à vous voir aimer?
pour l'objet de sa tendresse,
oh! qu'elle doit s'allarmer!
comme au réduit qu'elle habite,

B.I.541.

notre image qui l'agite,
~~va~~ ralentir son fuseau,
j'y volerais vite, vite,
si j'étais petit oiseau!

—

Bon captif si la clémence,
est encore parmi nous,
qu'au vain bruit de leur démence
elle s'éveille pour vous!
au gré d'un coeur qui palpite,
de l'olivier qui l'abrite,
pour obtenir un rameau,
je volerais vite, vite,
si j'étais petit oiseau!

—

Le Fleuve.

imité de Mr Thomas Moore.

—

il est un bosquet sombre où se cache la rose,
~~et~~ le ~~tendre~~ rossignol y va souvent gémir.
il est un fleuve sur dont le cristal l'arrose,
ce fleuve on l'a nommé le calme Bendemir.

dans ma rêveuse enfance où mon coeur se replonge,
lorsque je ressemblais au mobile roseau,
en glissant sous les fleurs comme au travers d'un songe,
j'écoutais l'eau fuyante et les chants de l'oiseau.

je n'ai pas oublié cette musique tendre
qui remplissait les airs d'un murmure enchanté;
souvent, seule au printemps il m'a semblé l'entendre,
j'ai dit: le rossignol là bas a-t-il chanté?

penchent-elles encor leur tête couronnée,
ces belles fleurs, dans l'eau que j'écoutais gémir?
Non, elles étaient fleurs. Le temps les a fanées,
et leur chute a troublé le calme Bendemir.

mais lorsqu'elles brillaient dans l'éclat de leurs charmes
avant de s'effeuiller sur l'humide tombeau,
on puise dans leur sein ces odorantes larmes
au fond de leur calice on recueillit des larmes,
qui ~~rappellent l'été dont le règne~~ prolongent leur règne et si ... et si est si beau!

ainsi le souvenir rend à mes rêveries
les chants du rossignol que j'entendis gémir;

B.II.543.

ma domaine s'étend jusqu'aux Rives fleuries
et Propice il m'emmène à la Rive fleurie
qui Regardent couler le calme Bendemir.

A
Mademoiselle Mars.

De Thalie,
plus jolie,
quand Mars enchante les yeux
cette Muse,
qui s'amuse,
semble Rire dans ses yeux.

-

L'amour même
d'un Emblême,
entoure son front charmant,
pour couronne,
il lui donne,
La perle et le Diamant.

-

sans Rivale,
sans égale,
elle Régne avec Douceur
une grace,
suit sa trace,
elle croit suivre une Soeur.

-

~~[illegible]~~,
~~[illegible]~~,
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~,
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ [illegible]

-

comme aurore,
est encore,

1/B/549

plus belle en versant des pleurs,
quelques larmes,
sur ses charmes,
semblent rouler sur des fleurs.

A Mébul.

quand la brise du soir triste et mélodieuse
porte le chant du cygne aux bocages déserts,
exhalant sur les flots son âme harmonieuse,
il invite le ciel à ses derniers concerts.

au tombeau, jeune encor, déjà prêt à descendre,
sur la rive où bientôt va reposer sa cendre,
Mébul à son départ invitant les zéphirs,
donne une voix divine à ses derniers soupirs.

c'est le cygne blessé qui chante et qui succombe
prêts à sourire pour lui les cieux l'ont écouté.
et sa dernière plainte échappée à la tombe,
s'envole doucement vers l'immortalité.

adieu notre Mébul! une harpe argentine,
modulera ton nom dans la brise du soir.
sous tes lauriers l'ami qui pleure et vient s'asseoir,
retrouvera Mébul aux chants de valentine

Le Printemps.

Le printemps est si beau! sa chaleur embaumée,
Descend au fond des cœurs réveillés et surpris.
une voix qui dormait, une ombre accoutumée,
redemande l'amour à nos sens attendris.
La raison vainement à ce danger s'oppose,
L'image inattendue enivre la raison:
tel un insecte ailé s'élance sur la rose,
et la brûle d'un doux poison.
Des jeunes souvenirs la foule caressante,
accourt, malgré l'absence et malgré le temps.
qui n'a cru respirer dans la fleur renaissante
Les parfums regrettés de ses premiers printemps?

et moi, dans un accent qui trouble et qui captive,
Naguère un charme triste est venu m'attendrir:
L'écouterai-je encor curieuse et craintive,
ce doux accent qui fait mourir?
ce Nom..... j'allais le dire! il m'est donc cher encore?
ma frayeur n'a donc plus de force contre lui?
toi qui ne m'entends pas, d'où vient que je t'implore?
N'es-tu pas loin? n'ai-je pas fui?
reverrai-je tes yeux, dont l'ardente prière,
obtiendrait tout des cieux?
oui; pour ne les plus voir j'abaisse ma paupière,
je m'enfuis dans mon âme, et j'ai revu tes yeux.

B.I.293.

L'oiseau né sous nos toits, dans la saison brûlante
tourne autour des maisons qu'il reconnaît toujours,
effleure de son vol l'ardoise étincelante,
s'y pose, chante, fuit et revient tous les jours:
ta voix avec le sien sa voix se fond dans ma pensée;
trop de bonheur remplit ma poitrine oppressée,
je pâlis de plaisir à ces cris du retour,
j'ai ressenti ta voix, j'ai reconnu l'amour!

Dans le demi sommeil où je tombe rêveuse,
je te crains, je t'espère! et je te sens venir.
tu parles; mais si bas! une oreille amoureuse,
peut seule entendre et retenir:
=veux-tu, mais ne dis pas que l'heure est trop rapide
=veux-tu voir la montagne et le courant limpide?
=veux-tu venir au pied du grand chêne abattu?=
moi, je ne réponds pas pour écouter: =veux-tu?
=veux-tu .. mais ne dis pas que la lune est cachée;
=veux-tu voir notre image au bord des flots penchée
=Ne tremble pas, tout dort, l'écho même s'est tu.=
et mon refus se meurt en écoutant: =veux-tu!=

D'un bouquet, ma tristesse hier s'était parée;
dans l'ombre, tout-à-coup, qui l'ôta de mon sein.
Ai-je senti le feu de ta main adorée?
est-ce toi, mon amour, qui cueillis ce larcin?

Pourquoi troubler mon sort qui devenait paisible?
Dans tout ce qui me plaît, viens-tu tenter ma foi?
Dis: pourquoi ta main invisible,
se pose-t-elle encor sur moi?
Pourquoi ton haleine enflammée,
soulève-t-elle mes cheveux?
Pourquoi ce faible écho craintif comme nos voeux,
dit-il contre mon coeur: =Bon soir, ma bien aimée?
ah! je t'en prie, il ne faut plus venir,
redemander mon âme presqu'heureuse:
je crains de toi jusqu'à ton souvenir;
loin du danger je suis encor peureuse....

je ne t'accuse pas! qui sait si le tombeau,
sera froid sur mon corps si ton souffle l'effleure.
je ne t'accuse pas, je pleure,
et j'aime le printemps. le printemps est si beau!

quoi! ce n'est plus pour lui, ce n'est plus pour l'attendre,
que je vois arriver ces jours longs et brulans!
ce n'est plus son amour que je cherche à pas lents!
ce n'est plus cette voix si puissante, si tendre,
qui m'implore dans l'ombre, ou que je crois entendre!
ce n'est plus rien. où donc est tout ce que j'aimais?
que le monde est désert! n'y reste-t-il personne?
le temps s'arrête et dort. jamais l'heure ne sonne.
toujours vivre! toujours! on ne meurt donc jamais!
est-ce l'éternité qui pèse sur mon âme?
interminable nuit, que tu couvres de flame!
comme l'oiseau du soir qu'on n'entend plus gémir,
auprès des feux éteints que ne puis-je dormir!
car ce n'est plus pour lui qu'en silence éveillée,
la muse qui me plaint assise sur des fleurs,
m'attire dans les bois, sous l'humide feuillée,
et répand sur mes vers des parfums et des pleurs.

il ne lit plus mes chants, il croit ma voix éteinte.
jamais son cœur guéri n'a soupçonné ma plainte,
il n'a pas deviné ce qu'il m'a fait souffrir:
qu'importe qu'il l'apprenne, il ne peut me guérir.
j'épargne à son orgueil la volupté cruelle,

B.I.327. L'Isolement

De lire dans mes pleurs l'excès de mon amour.
que devrais-je à mes cris? sa frayeur? son retour?
sa pitié?.... c'est la mort que je veux avant elle.
tout est détruit. lui-même il n'est plus le bonheur,
il brisa son image en déchirant mon cœur.
me rapporterait-il ma douce imprévoyance,
et le prisme charmant de l'inexpérience?
l'amour en s'envolant ne me l'a pas rendu:
ce qu'on donne à l'amour est à jamais perdu!

Souvenir.

quand il pâlit un soir, et que sa voix tremblante,
s'éteignit tout-à-coup dans un mot commencé,
quand ses yeux soulevant leur paupière brulante,
me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé,
quand ses traits plus touchans éclairés d'une flamme
qui ne s'éteint jamais,
s'imprimèrent vivans dans le fond de mon ame,
il n'aimait pas! j'aimais.

B.I.337.

ah! Prends garde à l'amour, il menace ta vie,
je l'ai vu dans tes pleurs que tu verses pour moi:
Prends garde, s'il est temps! il erre autour de toi,
et c'est avec des pleurs aussi qu'il m'a suivie.
Retourne vers ta mère, et ne la quitte pas!
va comme un faible oiseau que menace l'orage,
contre son sein paisible appuyer ton courage,
portes-y ta frayeur, enchaînes-y tes pas.
plus heureuse que nous, de son printemps calmée,
laisse-là te soustraire à de ~~folles~~ vaines douleurs;
va! tu me béniras de t'avoir allarmée,
je fus confiante, et je meurs.
~~vaine~~ folle sécurité d'une âme qui s'ignore,
c'est donc ainsi toujours que vous devez finir?
quand on n'a pas souffert, on ne sait rien encore;
on ne veut confier son sort qu'à l'avenir!
Dans l'âge du danger je n'avais plus de mère;
déjà mon ~~[illegible]~~ guide arrêté par la mort,
n'entendait plus ma plainte amère,
~~déjà~~ ses yeux déjà fermés ne suivaient plus mon sort.
Retourne vers ta mère, et que ton innocence,
prudemment effrayée au tableau de mes jours,
joigne à mon souvenir qu'il faut plaindre toujours,
une longue reconnaissance.

B. I. 341.

mais tu n'as pas souffert? ta tranquille pitié,
Dis-le moi! n'a donné ses pleurs qu'à l'amitié?
Non, tu n'as pas senti cette fièvre de l'âme,
ce frisson douloureux qui passe au fond du cœur.
L'air ne t'a pas semblé comme une molle flamme,
qui verse dans les sens la soif et la langueur.
ce triste isolement, ce tendre ennui, ces larmes,
ce besoin de presser un cœur semblable au tien,
d'une voix qui poursuit le fidèle entretien,
Rien n'a comblé ton sort d'amertume et de charmes!
cet objet souhaité dans un jour imprévu,
ne t'a pas sur son sein réunie à toi-même;
ce tendre objet qui trompe et qu'il faut que l'on aime,
tu ne l'as jamais vu.

je l'ai vu plein d'amour, et l'amour m'a trompée.
je ne croyais que lui! de lui seul occupée,
j'ai perdu mon repos dans sa félicité;
je l'ai voulu, mon dieu! c'était sa volonté.

il savait tant de mots pour me rendre sensible,
pour étonner mon âme ardente à la douleur.
lui seul a ce pouvoir, cet art, ce don flexible,
qui seul donne la vie ensemble et le malheur.
mais le malheur enfin détache de la vie.
Non, je ne veux plus de mon sort,
je ne veux plus souffrir. sais-tu ce que j'envie?
Sais-tu ce qu'après lui j'ai souhaité? La Mort.

s'il ne reconnaît son pied ne presse plus le seuil de ma demeure,
ou pour ne la plus voir il invente un chemin.
sans en rien espérer j'écoute passer l'heure,
l'heure dit quand lui : =Ni ce soir, ni demain.=
mais je compte, j'attends que moins inexorable,
une Nuit longue et secourable,
éteigne sur ma cendre un importun flambeau,
et défende à l'amour de troubler mon tombeau.

quand celui qui me fuit ne songeait qu'à me suivre
le cours de mes beaux ans fut près de se tarir!
qu'il m'eût alors été doux de mourir,
pour l'amant, dont les pleurs me suppliaient de vivre!

=Ne meurs pas, disait-il, ou je meurs avec toi!=
et mon âme enchaînée à cette âme amoureuse,
n'osa quitter la terre et combler son effroi.
L'imprudent! sous ses pleurs j'allais m'éteindre heureuse
j'allais mourir aimée! il m'a rendu des jours,
pour m'apprendre, ô douleur! qu'on n'aime pas toujours!
une nouvelle voix à son oreille est douce,
d'autres yeux, d'autres pleurs désarment son courroux;
et ce n'est plus ma main qu'il presse ou qu'il repousse,
Alors qu'il est tendre ou jaloux!

quoi! ce n'est plus vers moi qu'il apporte sans crainte,
son espoir, son desir, son plus secret dessein!
et s'il est malheureux, s'il exhale une plainte,
ce n'est plus dans mon sein!

l'ai-je trahi? jamais. il eut mon âme entière;
hélas! j'étais étreinte à lui comme le lierre.
que pour m'en arracher il me fallut souffrir!
dans cet effort cruel je me sentis mourir.
il détourna les yeux, il n'a pas vu mes larmes;
mon reproche jamais n'éveilla ses allarmes:
jamais de ses beaux jours je ne ternis un jour,
il garda le bonheur; moi, j'ai gardé l'amour!

ah! prends garde à l'amour! il menace ta vie.
je l'ai vu dans les pleurs que tu verses pour moi.
il erre autour de toi;
et c'est avec des pleurs aussi qu'il m'a suivie.

A ma Sœur.

que veux-tu, je l'aimais! lui seul savait me plaire,
ses traits, sa voix, ses vœux lui soumettaient mes vœux.
tendre comme l'amour, terrible en sa colère...
(plains-moi, connais-moi toute à mes derniers aveux)
je l'aimais! j'adorais ce tourment de ma vie!
ses jalouses erreurs m'attendrissaient encor;
il me faisait mourir, et je disais, j'ai tort:
à douter de moi-même il m'avait asservie.
toi! tu n'aurais pu voir ses pleurs sans me haïr,
sans pleurer avec lui tu n'aurais pu l'entendre:
oui, j'accusais mon cœur que tu connais si tendre,
oui, je disais j'ai tort en me sentant mourir.

ainsi l'humble roseau tourmenté par l'orage,
sous un ciel menaçant incline son courage,
et se relève encor d'un souffle ranimé:
je retrouvais la vie en son regard calmé.
pas une plainte alors, de sa voix consolante
n'osait troubler l'accent qui reprenait mon cœur!
et comme lui soumise, et ravie, et tremblante,
de cet orage éteint j'oubliais la rigueur.
quel doux saisissement, dieu! quel muet délire,
quand son front se cachait sur ce cœur éperdu,
qu'il demandait pardon, qu'il m'était tout rendu,
que je sentais ses pleurs mêlés à mon sourire!

B.I. 355.

je n'avais pas souffert, il pleurait. mais, ma sœur,
je ne parlerai plus de ses torts, de ses larmes.
ses torts où tant d'amour répandait tant de charmes!
je n'ai plus qu'à subir sa tranquille douceur.

sa douceur! l'inflexible! oh! comme il m'a punie,
de l'empire d'un jour,
où périt mon bonheur, dont la paix fut bannie,
et qu'irrité de craindre, il détruit sans retour.
sans retour! le crois-tu? dis-moi que je m'égare,
dis qu'il veut m'éprouver mais qu'il n'est point barbare,
dis qu'il va revenir, qu'il revient..... trompe-moi,
mais obtiens qu'il me trompe à son tour comme toi.
va le lui demander, va l'implorer.... demeure.
l'orgueil est entre nous, il glace, il est mortel.
n'est-ce pas qu'il me fuit et qu'il faut que je meure?
n'est-ce pas que je souffre, et qu'il est bien (trop) cruel!
ne l'accuse jamais! songe que je l'adore,
puisque je vis encore.
avant qu'à le trahir j'accoutume ma voix,
ma sœur, j'aurai parlé pour la dernière fois.

tout change. il a changé. d'où vient que j'en murmure?
pourquoi ces pleurs amers dont mon cœur est baigné?
que l'amour a de pleurs quand il est dédaigné!
tout change, il a changé, c'est là sa seule injure.
et s'il fuit un bonheur qui n'a pu le toucher,
ce n'est pas à l'amour à le lui reprocher.
tes yeux seuls pleins de moi, s'il daigne un jour y lire,
lui diront mes adieux que je n'osai lui dire.
ton nom comme un écho lui parlera de moi;
qu'il soit ton seul reproche en ta douleur modeste:
Ah! je l'en défendrais contre tous.... contre toi,
du peu de force qui me reste.
imite mon silence; un stérile remord,
ne ralluma jamais une flamme épuisée.
en oubliant qu'il l'a causée,
dans son étonnement il pleurera ma mort.

j'ai déjà vu la mort à la triste lumière,
qui passa tout-à-coup dans le fond de mon cœur,
un soir qu'il m'observait, roulant sous sa paupière,
je ne sais quoi d'amer, de sombre et de moqueur.
combien l'âme est troublée à l'adieu d'un prestige!
l'épi touché du vent tremble moins sur sa tige,
l'oiseau devant l'éclair ~~est moins saisi~~ a senti moins d'effroi:
je ~~sentis~~ prévis qu'un malheur tournait autour de moi.
pour la première fois dans sa cruelle adresse,
jouant avec mon cœur qu'il déchirait, hélas!
il parlait de bonheur sans parler de tendresse,
il parlait d'avenir, et ne me nommait pas!

sa main qui refusait comme lui de m'entendre,
s'éloigna de ma main.
ses yeux qui tant de fois me priaient de l'attendre,
ne disaient plus: demain!
pâle, presqu'à genoux, suppliante, craintive,

j'ai dit.... je n'ai rien dit, mais on entend les pleurs;
et ce morne silence où parlent les douleurs
ce cri prêt d'entrouvrir le sein qui le captive,
tout en moi, tout parlait. il n'a pas entendu,
c'en était fait, ma Sœur. de mes larmes suivie,
je repris la raison sans reprendre la vie:
j'écoutai.... de ses pas le bruit s'était perdu,
j'étais seule. un enfant qu'abandonne sa Mère,
dont la voix s'est brisée en une plainte amère,
qui l'attend immobile, interdit, sans couleur,
trouve un aspect moins triste à son premier malheur.
un poids moins douloureux tient son ame oppressée,
un nuage moins froid s'étend sur sa pensée,
un fantome moins noir l'épouvante et l'atteint,
lorsqu'à ses yeux en pleurs le jour.... l'espoir s'éteint.

le voilà donc fini mon court pélerinage?
ciel! que le sien plus beau soit ombragé de fleurs.
et loin de le punir de mes tendres malheurs,
qu'un suave laurier couronne son bel age....
qui passe, ~~au front du bois dont la feuille frémit~~ ~~et fait tomber la feuille qui frémit~~?
qui fait fuir cet oiseau palpitant?
de ma dernière nuit c'est l'ombre avant courrière.
vois comme en ~~s'échappant~~ s'élevant de la noire Bruyère,
~~sur mon toit solitaire~~ sans fleurs de ma fenêtre elle monte et ~~gémit~~ s'étend.

ainsi qu'un rêve qui s'égare,
sa forme changeante et bizarre,

A ma Sœur.

—

qu'ai-je appris! le sais-tu? sa vie est menacée,
on tremble pour ses jours!
j'ai couru.... je suis morte, et ma langue glacée,
peut à peine.... ma Sœur, je l'aime donc toujours!
quel aveu quel effroi quelle triste lumière!
eh! quoi! ce n'est pas moi qui mourrai la première!
moi, qu'il abandonna, moi, qu'il a pu trahir,
moi, qui fus malheureuse au point de le haïr,
qui l'essayai dumoins, c'est moi qui vis encore!
et j'apprends qu'il se meurt, j'apprends que je l'adore,
le voila se déchire en ces momens affreux,
comment ne plus l'aimer quand il n'est plus heureux!

viens, ma Sœur..... de ses torts tu m'as crue incapable,
et Moi je ne sais plus qui des deux fut coupable:
c'est moi! Mon Dieu! c'est Moi, si vous devez punir,
oubliez le passé, je prends son avenir.
dans la tombe qui s'ouvre, ah! laissez-moi l'attendre!
qu'il m'y retrouve un jour calmée et toujours tendre,
que ma main le rassure en le guidant vers vous,
que je lui dise: viens! plus d'absence entre nous,
viens! j'expiai pour toi ton infidèle flamme=
il me reconnaitra, saisi d'un doux remords,
il ne verra plus que mon ame,
il me trouvera belle alors!

B.I.362.

Dieu! couvrez-le des fleurs qu'en silence il cultive!
Le monde est beau pour lui, l'amour l'attend... qu'il vive!
Donnez-lui tous les biens qui me furent promis,
Rendez sa jeune gloire à ses jeunes amis,
Qu'ils marchent tous ensemble, et qu'il les guide encore,
vers ces lauriers lointains que le bel âge adore!
Cette foule riante, à l'aspect d'un cercueil,
allez-vous la changer en cortège de deuil?
N'achèveront-ils pas leur veille harmonieuse?
en exilerez-vous sa voix mélodieuse?
Le départ d'un ami rompt souvent tous les jeux,
c'est un anneau brisé qui déjoint d'autres nœuds.
oh! laissez les chanter! et que sa rêverie,
porte un jour quelques fleurs où ma cendre flétrie,
que des parfums si doux consolent mes cyprès,
qu'il vive de ma vie et je meurs sans regrets.
ma vie hélas, c'est peu, mais il souffre et j'implore:
jetez! jetez sur moi ce mal qui le dévore;
qu'il vive enfin ...... (cruel! juge si je t'aimais!)
qu'il vive pour une autre et m'oublie à jamais.

croyez-vous que le ciel m'écoute et lui pardonne,
ma sœur? ou que le ciel comme lui m'abandonne?
qu'il rejette ma vie en le privant du jour,

et finisse la haine.... où se cachait l'amour!
tu sais bien écouter sans répondre à mes plaintes,
j'aime mieux ton silence et tes pieuses craintes;
Ta tristesse m'aide à souffrir:
Peux-tu me consoler, ma sœur?... il va mourir!

Priez pour lui, moi je succombe.
La porte s'ouvre... elle retombe.
oh! que ce bruit sourd m'a fait peur!
est-ce déjà la mort qui va saisir son cœur?
voyez-vous ses amis... ciel! quel silence horrible.
allons au devant d'eux, parlez, demandez-leur....
Non, la force me manque, et je crains le malheur,
hélas! si vous saviez, que son poids est terrible!
que nous répondraient-ils!.... mais ils sont déjà loin.
De m'arracher le cœur nul ne prendra le soin,
j'ignorerai son sort, on m'y croit étrangère!
et près de sa demeure, et si triste et si chère
Personne, excepté vous n'aurait guidé mes pas;
quand j'expire à sa porte, on ne m'y connaît pas!
Pourquoi souffriraient-ils de ma lente agonie?
Dans la foule perdus, oh! ma chère eugénie,
nous croyons l'univers instruit de nos malheurs,
et même aux cœurs heureux nous demandons des pleurs.

Laissez-moi seule, allez, retournez la première.
voyez, le ciel se couvre et le jour va finir.
voyez sous ces rideaux trembler une lumière,
c'est là peut-être,.... et moi, que vais-je devenir!

on ferme lentement, il semble que l'on pleure:
oh! que je voudrais voir!
écoutez cette cloche.... ah! sans doute, c'est l'heure,
enfin, c'est la prière, et c'est encor l'espoir!
Priez pour lui, priez! Laissez!... quittez l'envie,
de rappeler le temps où j'ai cru le haïr.
ma soeur! obtiens des cieux qu'ils lui rendent la vie,
après, tu me diras qu'il faut encor le fuir.

Albertine.

que j'aimais à te voir, à t'attendre, albertine!
à te deviner seule en écoutant tes pas!
oh! que j'aimais mon nom dans ta voix argentine!
quand je vivrais toujours je ne l'oublirais pas.
comme après un temps triste une étoile imprévue,
jette sa lueur dans les cieux,
mon chagrin, (j'en mourais!) semblait fuir à ta vue,
et mes yeux consolés ne quittaient plus tes yeux.
tu chantais comme au temps où petite et joyeuse,
et sensible, et rieuse,
tu caressais ta mère et m'entraînais aux champs,
pour chercher des oiseaux, pour imiter leurs chants.
oui, tu me rappelais ton enfance ingénue,
cette grace étrangère et du monde inconnue,
cette candeur soumise à qui peut la trahir!
qui tremble, qui s'étonne et pleure sans haïr.
D'où venais-tu, ma chère? on t'aurait crue heureuse;
le sourire toujours surmonta tes douleurs:
quand ton coeur se brisa dans une lutte affreuse,
on ignorait encor qu'il était plein de pleurs.
Albertine! albertine! oh! ma douce compagne,
tes pas avant les miens se sont arrêtés!
Tes chants qui m'appelaient par l'écho répétés,
ne m'attireront plus à travers la campagne.
oh! que c'est mourir jeune! un jour, ta faible voix,

B.I.373.

elle devenait faible et j'en étais troublée !
ta voix me dit : = bientôt pour la première fois
= je ne guiderai plus ta course désolée.
= alors tu viendras seule à notre rendez-vous,
= sous le saule qui pleure au tombeau de mon frère ;
= et de même, et bientôt tu pleureras sur nous :
= pour moi, près de julien il reste assez de terre.
= j'y songe tous les jours : ; on est bien dans la mort :
= va ! le sommeil est doux quand il est sans remord. =
et ta main du repos marquant l'étroit espace,
y jetta quelques fleurs pour y garder ta place.

aujourd'hui seule et morne à présent
~~L'ame en Deuil~~ or sans toi
~~toujours seule à présent~~ je poursuis mon chemin.
quand mon cœur est gonflé d'amertume et d'allarmes,
tu ne viens plus jamais le presser sous ta main,
tu n'y viens plus verser de l'espoir, ou des larmes
personne, quand je suis assise tristement,
ne vient tout près, tout bas m'appeler son amie ;
ta seule ombre épiant ma douleur endormie,
vient me consoler un moment.
si
quand je trouve, en suivant quelque route isolée,
un jeune arbre tombé sous ses premières fleurs.
je regarde en pitié sa tête échevelée ;
ce qui souffre, c'est toi qui m'arraches des pleurs.

ainsi toujours aimante et déçue… ou trahie,
mes plus doux sentimens se fanent tour-à-tour,

et l'amitié coute à ma vie,
autant de larmes que l'amour.
mais je veux te pleurer, toi ! mais je veux entendre,
ta voix, la seule voix qui me fut toujours tendre :
~~ton angelique voix, qui~~ me fut toujours tendre,
qui m'a dit presqu'éteinte au dernier entretien ;
= adieu, je vais dormir du sommeil de julien. =
oui tu dors ! et l'enfant dont tu fus tant aimée,
et le pauvre interdit à ta porte fermée
tout s'éloigna pensif, tout ~~gémit~~ souffrit de ~~sur~~ ton sort,
tout sentit qu'albertine avait subi la mort.
et l'on m'a demandé si de mon albertine,
le rapide destin fut un moment heureux :
helas ! au souvenir de ta voix argentine,
j'ai puisé ce chant douloureux :

humble fille de la nature,
elle aimait la fleur sans culture,
qui naît et meurt au fond des bois.
son âme brûlante et craintive,
aimait l'eau mobile et plaintive,
qui répond aux plaintives voix.

comme l'impatiente abeille,
quitte une rose moins vermeille,
emportant dans les airs son parfum précieux,
cette jeune Albertine en silence éveillée,

quittant avant le soir sa couronne effeuillée,
vient de s'en retourner aux cieux.

---

mais quoi! je parle seule — elle n'entend plus rien.
quand je suis plus à plaindre — hélas! est-elle bien?
ces fleurs qu'elle jetta furent bientot ~~fletrir~~
et déjà d'autres fleurs que nous avions

ta voix, la seule voix qui me fut toujours tendre
la seule qui n'a pu me reprocher mon sort,
qui ne trouva jamais d'accens que pour me plaindre,
qui voulait m'adoucir et ma vie et ta mort
et me parlait du ciel sans m'apprendre à le craindre

et le pauvre attendre à ta porte fermée,
tout s'arrêta muet, tout pleura sur le seuil
tout s'éloigna pensif et partagea mon deuil.
mais quoi! je parle seule… elle ne m'entend plus
y jetta quelques fleurs pour y garder ta place
je lui parle seule et peut-être elle n'entend plus rien.?
Albertine! es-tu bien?
ces fleurs, quand je revins ~~[illegible]~~ à peine étaient fletrir
et déjà ~~[illegible]~~ d'autres fleurs que nous avions nourrir
penchaient leur tête autour de son tombeau
des papillons planaient gaiment sur elle,
dans les ramaux ~~[illegible]~~ la tourterelle
et pour d'autres que moi le printemps ~~[illegible]~~ beau!
oh! quoi! rien ne semblait manquer à la nature.
des jeunes villageois couraient dans la verdure
de ce champ dont l'aspect me faisait tressaillir
hélas! ils n'y voyaient que des fleurs à cueillir.

et moi, quand dans le tombeau ~~[illegible]~~ m'aurait
fait descendre
des papillons légers voleront-ils sur moi
des oiseaux viendront-ils s'y poser sans effroi
les rayons du soleil toucheront-ils ma cendre;
Albertine!… silence elle n'entend plus rien.
avait-elle raison — hélas! est-elle bien
je retournai ~~[illegible]~~ — les fleurs étaient

Stances.

---

toujours je songe à mon petit enfant.
sans sa beauté rien n'est beau ~~[illegible]~~ dans la vie:
de tous mes biens perdus c'est le seul que j'envie;
~~je le veux sans espoir:~~ la mort me le défend.
~~mais je n'e~~ ~~d'attends plus~~
je ne l'appelle plus.

le revois ~~[illegible]~~ dans
je l'ai pleuré sur la fleur éphémère,
comme elle elle apparait pour sourire et perir:
~~comme~~ de mon ~~[illegible]~~ enfant sur le sein de sa mère,
après avoir souri, se pencha pour mourir.

je le revois partout où de mon âme,
s'attache encor la mourante langueur:
quand le jour sur mes yeux ne répand plus sa flamme,
je le revois toujours: n'est-il pas dans mon cœur!

nourris mon cœur, douloureuse tendresse.
quel autre amour me tiendrait lieu de toi!
de garder mon ~~enfant~~ bonheur je ne fus pas maîtresse;
mais sa fidèle image, oh! comme elle est à moi!

B.I. 381.

Le Rêve de mon enfant.

=Mère! Petite Mère!= il m'appelait ainsi:
~~tout mon cœur~~ et mon tressaillait à cette voix si tendre;
tout mon être, ~~enchanté~~ agité s'éveillait pour l'entendre:
je ne l'entendrai ~~[illegible]~~ n'est plus ici!
je ne l'entendrai plus... mon fils n'est plus ici
où Retentit sa voix qui calmait ma souffrance
~~[illegible]~~
comme la voix de l'espérance
~~[illegible]~~,
formée, (on l'aurait dit) de Rosée et de Miel.
Le ciel en fut jaloux, elle doit être au ciel:

Non! elle est dans mon cœur! je l'y tiens enfermée;
~~[illegible]~~, elle parle avec moi.
Durant mes longues Nuits cette voix tant aimée,
m'a dit: =ne pleure plus! je ~~ne dors pas~~ prie encor pour toi!=

oh! moitié de ma vie à ma vie arrachée;
Retrace-moi viens me dicter ton Rêve, il m'a prédit ton sort!
que ta plainte, une fois de mon ~~cœur~~ épanchée,
Rappelle un jeune cygne et son doux chant de Mort:

~~[illegible]~~
=Écoute! m'as-tu-dit, écoute mon beau Songe.=
(Le Premier .... Le Dernier qui berça ton Sommeil!)
De ce Récit confus prophétique Mensonge,
cher innocent! tu vins saluer mon Reveil.

B.Z.987.

= Ma Mère, je Dormais, j'avais dit ma Prière.
= j'ai vu venir vers moi deux Anges : qu'ils sont Beaux !
= je voudrais être un Ange ! ils portent des flambeaux,
= que le vent n'éteint pas. L'un d'eux a dit : mon frère,
= nous venons te chercher ; veux-tu nous suivre ? — oh ! oui,
= je veux vous suivre. on chante, est-ce fête aujourd'hui ?
= c'est fête. viens chercher des parures Nouvelles. =
= et mes bras s'étendaient pour imiter leurs ailes ;
= je m'envolais comme eux. je Riais.... j'avais peur,
= Dieu parlait ! Dieu pour moi montrait une couronne,
= c'est aux enfans chéris que sa bonté la donne,
= et Dieu me l'a promise, et Dieu n'est pas trompeur.
j'irai bientôt le voir ~~[illegible]~~ — oh ! mon enfant ! ma vie,
= où donc étais-je alors ? — attends.... je ne sais pas....
= tu pleurais ~~[illegible]~~ ce monde sur la terre où je t'avais suivie.
— tu me laissais pleurer ? — je t'appelais tout bas.
— tu voulais me Revoir ! — je ne pouvais, ma Mère,
= Dieu ne t'appelait pas = un froid saisissement,
passa jusqu'à mon cœur, et cet être charmant,
calme, rêvait goûtait encor sa céleste chimère !
semblait chercher des yeux sa céleste chimère –

Dès lors un mal secret répandit sa pâleur,
sur ce front incliné qui brulait sous mes larmes ;
~~[illegible]~~ je voyais dans mes bras dépérir tant de charmes,
comme un frêle bouton s'effeuille avant la fleur.

je le voyais.... ~~[illegible]~~ Débat et moi, Rebelle....
~~[illegible]~~
et moi, ~~[illegible]~~ la ~~malheureuse~~, Rebelle.... Suppliante,
je disputais un Ange à l'immortel séjour :
après soixante jours de Deuil et d'épouvante,
je criais vers le ciel : encore ! encore un jour !
vainement. j'épuisai mon ame toute entière,
à ce berceau plaintif j'enchaînai mes Douleurs,
Repoussant le sommeil et m'abreuvant de pleurs,
je criais à la mort : frappe-moi la première !
vainement ! et la mort froide dans son courroux,
irritée à l'espoir qu'elle accourait éteindre,
en moissonnant l'enfant ne daigna pas atteindre,
La Mère expirante à genoux !

et quand je reparus morne et Découronnée
après avoir long-temps craint .. jusqu'à l'amitié,
~~[illegible]~~,
cette troupe légère un moment consternée,
suspendit ses plaisirs et sentit la pitié.
: D'où viens-tu m'a-t-on dit, et quels Nuages sombres,
ont environné d'ombres,
tes yeux brûlés de pleurs ?
ton soir est loin encore :
et ta faible aurore
~~[illegible]~~,
~~te promettait des fleurs.~~
~~[illegible]~~ =
t'avait promis des fleurs

oui, la Rose a Brillé sur mon Riant voyage,
tous les yeux l'admiraient dans son jeune feuillage ;
l'étoile du matin l'aidait à s'entrouvrir,

et l'étoile du soir la regardait mourir
vers la terre déjà sa tête était penchée,
l'insecte inapperçu se creusait
~~[illegible]~~ tombeau,
~~[illegible]~~
sa feuille murmurait en tombant desséchée:
= Déjà la Nuit! Déjà ..... le jour était si beau! =

Le vieux crieur du Rhône.

on avait couronné la vierge moissonneuse,
le village à la ville était joint par des fleurs:
la vieillesse et l'enfance y mêlaient leurs couleurs,
et le vieillard riait d'une vendange heureuse.
tout-à coup le plaisir cessa,
car c'est le feu follet qui s'éteint dès qu'il brille!
et dans l'ombre un long cri glaça,
jusqu'au chant de la jeune fille:
= Rendez! Rendez l'enfant dans la foule égaré!
pour l'appeler encor, sa mère a tant pleuré!

elle n'a plus de voix pour sa douleur amère;
sa clameur s'est changée en un silence affreux.
l'enfant ne dira pas qu'il est bien malheureux:
il ne prononce encor que le nom de sa mère.
quoi! pas une voix ne répond!
Ne l'avez-vous pas vu jouer sur le rivage?
hélas! le Rhône est si profond!
et l'on est si faible à cet âge!
Rendez! Rendez l'enfant dans la foule égaré:
pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré!

B.I.405.

Ses cheveux du bled mur ont la couleur dorée;
Ses yeux sont noirs et doux, ses dents croissent encor.
Ses pas abandonnés n'ont qu'un craintif essor,
et de bluets, tantot sa robe était parée.
vous pourrez le rencontrer nu,
car souvent la misère a depouillé l'enfance:
vous l'aurez bientot reconnu,
l'ange qui pleure sans défense.
Rendez! Rendez l'enfant dans la foule egaré:
pour l'appeler encor, sa mère a tant pleuré!

Le vieux crieur se tut. de la morne assemblée,
il attendit long-temps un mot, un seul... en vain.
Les mères enchainaient leurs enfans sur leur sein,
et de vagues frayeurs cette nuit fut troublée.
on dit qu'un mendiant passa,
couvert d'affreux lambeaux, à la marche furtive,
et qu'un jeune cri s'effaça,
dans l'air avec la voix plaintive:
Rendez! Rendez l'enfant dans la foule égaré:
pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré!

La suite
du crieur du Rhone.

Le vieux crieur allait contant l'histoire,
du faible enfant vers le Rhone égaré:
un vieux soldat tout cuirassé de gloire,
en l'écoutant sous son casque a pleuré.

= ce n'était plus quand l'été se couronne,
de rayons d'or, de pampres et de fleurs:
c'était au temps où l'hiver s'environne,
de longues nuits et de mornes couleurs.
ce n'était plus quand ma voix lamentable,
cria partout l'enfant, sans l'obtenir!
mais aux mères toujours ce triste souvenir,
apparaissait plaintif et redoutable!
et celle qu'on crut morte en ses cris superflus,
qu'on emporta le soir, de larmes épuisée...
elle vit. mais semblable à sa plainte brisée,
sa mémoire au malheur ne se réveille plus.
La moisson, le rivage, et le Rhone rapide,
dans ses esprits confus ne viennent plus s'offrir:
ainsi se trouble une eau limpide,
dont la source va se tarir.
Ses yeux sans s'étonner parcourent sa demeure,
où la foule a suivi ses pas.
on l'observe, on frémit, on pleure,

B.I. 411.

elle seule ne pleure pas.
Dieu la bénit d'un long délire.
Son fils est là près d'elle... il dort.
elle a rapporté son sourire,
à son fils .... que l'on cherche encor!

balançant un berceau dans ces nuits rigoureuses
seule elle dit encor: les mères sont heureuses!
seule elle ne sait plus son malheur si récent!
calme, elle n'offre au ciel qu'un cœur reconnaissant.
à travers le rideau que sa main vient détendre,
elle entend respirer l'enfant dans son sommeil.
qui voudrait la guérir d'un délire si tendre?
elle écoute son souffle, elle attend son réveil!
oh! ne soulevez pas ce rideau qui l'enchante,
pareil au voile épais tombé sur sa raison.
l'enfant s'il vit encore! est loin de sa maison,
et près d'un berceau vide, elle prie.... elle chante!

Dans sa vague tristesse on la voit tout le jour,
et sans nous reconnaitre à peine,
contre son sein bercer une ombre vaine,
et contempler cette ombre avec amour.
Durant la nuit, tranquille et demi-nue,
auprès des feux négligés et mourans,
elle charme sa veille au berceau retenue,
en regardant courir les nuages errans.

un soir, la lune absente abandonne la terre,
au sombre autan qui règne avec fureur:
des élémens la lutte austère,
glace les sens d'une muette horreur.
on ne voit plus que de faibles lumières,
les chiens hurlans menacent les chaumières,
l'eau dans sa chute entraine l'arbrisseau:
de cette mère immobile et charmée,
la faible main s'endort sur le berceau,
que semble suivre encor sa paupière fermée.

paix! elle dort pour la première fois,
depuis le jour éteint dans sa raison perdue,
qui la laissa sur la terre étendue,
sans souvenir, sans larmes et sans voix.
mais l'ouragan dont gémit la nature,
semble jaloux de cette longue erreur:
dans son sommeil il souffle la terreur,
et de son sein réveillant la torture,
y jette un cri dès long-temps expiré:
= rendez! rendez l'enfant dans la foule égaré! =
comme l'écho frappé d'une clameur terrible
sa raison qui renait répond au cri d'effroi:

=Rendez! Rendez l'enfant! Rendez....= Réveil horrible!
ce Berceau Découvert il est vide, il est froid!

Pâle, Muette en ses larmes glacée,
elle Repousse et combat sa pensée.
Puis elle dit en se cachant les yeux:
=je Reconnais la terre et j'ai perdu les cieux!
Dieu des Mères, mon Dieu! vous savez s'il respire,
Rendez-le.... guidez-moi.... je ne sais où.... j'expire!
il n'est plus là! je n'y puis plus Rester:
eh! bien! puisque la mort ne veut pas m'arrêter,
j'irai par les chemins, traîner, finir ma vie!=

et le jour sur la Neige on Reconnaît ses pas:
elle était Douce et faible on ne l'observait pas,
et personne ne l'a suivie.
Dans les Sentiers Déserts Dieu seul l'entend gémir
mais l'aquilon a cessé de frémir.

elle Marche. elle dit: je veux voir la chapelle,
qu'au temps de la Moisson j'embellis une fois.
où mon fils.... jour trompeur qu'à présent tout Rappelle!
sur ma voix qui chantait voulait former sa voix.
j'y porte son Berceau, c'est mon dernier hommage!
Lugubre pour sa Mère, inutile pour lui,
ce n'est plus qu'un tombeau que j'y vois aujourd'hui
et dans mon âme en Deuil j'offrirai son image.

des fleurs.... je n'en ai plus! ah! j'ai trop peu de temps...
on meurt jeune sans l'espérance:
Mais tant que je vivrai, fût-ce jusqu'au Printemps,
j'y viendrai cacher ma souffrance.
alors un vieux Pasteur, triste de souvenir
prend le berceau léger qu'il promet de bénir.

une autre femme approche en sa misère errante,
elle indique un enfant aux Regards consternés;
sa voix n'a qu'un accent qui Murmure: Donnez!
et cet objet voilé la Rend plus Déchirante.
femme! dit l'autre Mère, il faut vous secourir:
vous cachez un enfant, sa Misère est affreuse!
ne souffrez pas pour lui, femme! soyez heureuse,
moi je n'ai plus d'enfant! moi je n'ai qu'à Mourir!

un cri perçant Rompt cette plainte amère;
et le lambeau s'agite, et le cri dit: Ma Mère!
et la mère éperdue a saisi son enfant,
et l'affreuse étrangère à peine le Défend:
elle fuit, elle Roule au Bas de la montagne,
et comme un Noir corbeau se perd dans la campagne.
La véritable Mère écarte les lambeaux;
ses yeux long-temps éteints, pareils à deux flambeaux,
s'allument. = c'est mon fils! qu'il est pâle! — elle tombe,
sous l'excès du bonheur la Nature succombe;

car on dirait que créés pour souffrir,
nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.

Mais l'enfant la rappelle, il la caresse, il pleure,
il arrête son âme aux lèvres qu'il effleure,
et son corps délicat de ses bras entouré,
palpite et tremble encor d'en être séparé.
= ne tremble plus, c'est moi. vois-tu, je suis ta mère,
= oh! mon fils! c'est mon fils, regardez-le, mon père!
= c'est mon fils, ce n'est plus son fantôme trompeur,
= c'est mon enfant qui m'aime et qui vit sur mon cœur.

Le pasteur pour le voir se courbe devant elle;
il sent couler ses pleurs à son récit fidèle:
~~[illegible]~~ elle dit tout en paroles de feu.
de baisers, de sanglots son récit se compose:
envain pour sa vengeance elle bégaie un vœu;
sortira-t-il du cœur où son fils se repose?
sans doute il a souffert l'enfant infortuné!
sans doute... il vit encor, sa mère a pardonné.

La guirlande de Marie.

Te souvient-il, ma sœur, du rempart solitaire,
qui présentait l'éden à nos premiers desirs?
~~une jeune enfant qui passait sur la terre,~~ comme un ange d'artifamour qui visite la terre,
~~en souriant à nos plaisirs?~~ une jeune beauté partageait nos loisirs.
une belle compagne enchantait nos loisirs
son dixième printemps la couronnait de roses;
Marie était son nom, rose y fut ajouté;
pourquoi ces belles fleurs dans leur avril écloses,
tombent-elles souvent sans atteindre l'été!

tu sais ma sœur, tu sais qu'elle était belle!
tous les enfans cherchaient à l'embrasser.
quand son regard venait nous caresser,
pour la voir plus long-temps nous courions après elle.
avec des cris d'amour nous arrêtions ses pas,
sa fuite, dans nos bras n'avait plus de passage.
elle disait: cessez! j'aimerai la plus sage.
et nous rompions sa chaîne, et nous chantions plus bas.

bientôt elle eut douze ans. et moi plus jeune encore,
quand le malheur entra dans notre humble maison,
j'allai lui dire adieu: sa voix frêle et sonore
du haut du vieux rempart cria deux fois mon nom.

B.Z. 391. La g^de de Rose Marie.

La guirlande de Marie.

Te souvient-il, ma sœur, du Rempart solitaire,
Qui présentait l'Eden à nos premiers loisirs?
Te souvient-il d'un Ange embellissant la terre,
et qui partageait nos plaisirs?
Dix printemps sur son front peignaient de tendres roses,
Marie était son Nom, Rose y fut ajouté.
Pourquoi ces belles fleurs dans leur avril écloses,
tombent-elles souvent sans atteindre l'été!

Tu sais ma sœur, tu sais qu'elle était belle!
tous les enfans cherchaient à l'embrasser.
quand son Regard venait nous caresser,
Pour la voir plus long-temps nous courions après elle.
avec des cris d'amour nous arrêtions ses pas,
sa fuite, dans nos bras n'avait plus de passage.
elle disait: cessez! j'aimerai la plus sage.
et nous rompions sa chaîne, et nous chantions plus bas.

Bientôt elle eut douze ans. et moi plus jeune encore,
quand le malheur entra dans notre humble maison,
j'allai lui dire adieu : sa voix frêle et sonore
du haut du vieux Rempart cria deux fois mon Nom.

B. Z. 391. La gde de Rose Marie.

elle avait dit : Déjà ! sa surprise timide,
à ce Déjà plaintif n'ajouta qu'un baiser.
~~tremblante~~ elle pleurait, ma sœur, sa joue était humide,
et je pleurai long-temps sans vouloir m'appaiser.

hélas ! c'est que l'exil est triste pour l'enfance !
L'indigent orphelin n'a d'ami que le ciel.
il erre sans asyle, il gémit sans défense,
comme un oiseau perdu loin du Nid paternel.
son ramage se change en plaintes douloureuses.
des oiseaux inconnus les cris le font frémir ;
et même en retournant sur des routes heureuses,
s'il veut chanter, long-temps il semble encor gémir.
Le sort a dispersé La couvée ~~éperdue~~ écartée
~~sa mère a son amour ne sera pas rendue~~
~~Le Nid même est tombé~~ ;
ses frères sont partis Le Nid même est tombé,
sa mère à son amour ne sera pas rendue
~~[illegible]~~,
vainement sa patrie à ses vœux est rendue
en la ~~cherchant~~ quittant peut-être ~~un Dang~~ a succombé ....

moi, je reviens, je vole et je cherche Marie.
je cours à son jardin, j'en reconnais les fleurs :
rien n'y parait changé. cette belle-chérie,
comme autrefois sans doute y seme leurs couleurs.
je l'appelle, j'attends .... sa chambre est entrouverte,
voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte.

joyeuse je palpite et j'écoute un moment :
sa mère sur le seuil arrive lentement.
oh ! comme elle a vieilli ! que deux ans l'ont courbée !
La vieillesse, vois-tu traine ~~tant de regrets~~ !
elle releve enfin sa paupière absorbée,
me regarda, et ne peut se rappeler mes traits.
où donc, lui dis-je alors, où donc est ma compagne ?
a-t-elle aussi quitté ~~cette belle~~ La joyeuse campagne ?
elle s'est tue encore, et se cachant les yeux,
d'une main défaillante elle a montré les cieux.
à ses gémissements ma voix n'a pu répondre
Le jardin me parut en deuil.
je sentis mon ame se fondre
et tout mon corps trembler en repassant le seuil.

j'allais ... je demandais ... ta sœur presqu'étrangère,
cherchait seule un objet qu'on avait vu si beau !
hélas ! Les pieds légers évitent La fougère,
qui croit à l'entour d'un tombeau.
La Mort ... et le Malheur importunent La vue.
on passe devant eux.
que devient le malheur à la suite imprévue,
d'un ami distrait et honteux ?
parmi tous les témoins de ma première aurore,
Le vieux rempart, Les champs semblaient m'aimer encore ;
Le soleil d'autrefois brillait sur mon chemin.

mais personne, ma sœur, ne me pressa la main.
Les jeux avaient cessé pour moi, pauvre et craintive.
et celle qui pleura de nos premiers adieux,
qui m'eût tendu les bras dans sa pitié naïve,
ne vint pas essuyer mes yeux!

j'ai trouvé dans un champ sa nouvelle demeure.
je l'ai nommée encore en tombant à genoux.
oh! ma sœur! à douze ans se peut-il que l'on meure!
quoi! moins que sa guirlande elle a vécu pour nous!
Nulles fleurs ne ~~croissait sur sa grace~~ couvraient cette ~~vierge~~ endormie;
elle aimait les fleurs autrefois!
tout est ~~[illegible]~~ au tombeau de notre jeune amie
~~[illegible]~~,
un chapelet d'ivoire en couronne la croix.
comme on nous vit l'attendre au seuil de sa chaumière
pour l'~~embrasser~~ l'entourer de notre amour,
on verra par mes soins quelques feuilles de lierre,
de son dernier asyle embrasser le contour.

———

...

vous dont l'austérité condamne la tendresse,
vous dont le froid printemps s'est perdu sans ivresse
qui n'offrez à l'amour que des yeux en courroux,
~~Ne lisez point mes vers~~ pardonnez moi mes vers, s'ils ~~passent devant vous~~ ne sont pas pour vous.

toi dont l'ame à la fois aimante et malheureuse
d'une ame qui ~~t'entende~~ appelle l'entretien,
si je puis rencontrer ta paupière rêveuse
devine mon secret, devine! c'est le tien.

presse alors sur ton cœur ces écrits pleins de larmes.
dis-toi: qu'elle a souffert! que je la plains! quel sort!
mais d'un bien que j'attends si je goûte les charmes,
dis-toi: qu'elle est heureuse! elle est calme, elle dort.

si je m'éveille, écoute! une voix consolante,
suivra sans les troubler tes pas silencieux
et portera ces mots à ta douleur brûlante;
~~[illegible]~~
: viens! ne crains pas la mort, on aime dans les cieux.
viens! la mort n'est qu'un pas dans l'ombre,
viens! l'exil est doux à franchir;
c'est le jour après la nuit sombre,
c'est son Dieu qu'on vient de fléchir.

~~[illegible]~~ oui! le malheur finit. et moi je vais t'attendre.
mon ame va chercher ce qu'elle osa prévoir.
point d'adieu, non! ce mot est l'effroi d'un cœur tendre;
c'est à toi qui m'entends que j'écris: au revoir! =

B. I. 369.

L'autruche et le pélican.

Tout perdu dans le soin de sa jeune famille,
Sur la vague qui passe et qui roule et qui brille,
Un pélican s'incline et saisit les poissons,
Qu'il offre en espérance à ses chers nourrissons.

Sans affaire et livrée à l'amour d'elle-même,
L'autruche en digérant vient le long du rocher:
Son repas est fini, qu'aurait-elle à chercher?
Elle porte tout cequ'elle aime.

- Grand Dieu! d'où venez-vous, dit-elle au tendre oiseau,
Dont la poitrine est ouverte et sanglante:
Sortez-vous d'un combat, d'un piège? d'un réseau?
Le coup est-il mortel? j'en suis presque tremblante:
Parlez donc! quelle flèche, ou quel ongle assassin
Vous déchira le sein?
Vous faites peur. - C'est moi, c'est un peu de ma vie
Répond le pélican à sa pêche assidu.
Vous allez me porter envie:
Mes petits avaient faim; ~~[illegible]~~ mon sang n'est pas perdu,
Je l'ai versé pour eux. Quoi! dit l'autre irritée,
Votre sang..... taisez-vous! on ne peut sans horreur

B.II.109.

Supporter dans l'amour cet excès de fureur;
il soulève, il repousse et j'en suis révoltée.
vous perdez le bon sens, vos petits vous tueront,
et les oiseaux riront.
Laissez ces préjugés aux tendres tourterelles.
L'amour est un besoin qu'il est doux d'éprouver:
mais je n'aurais point d'œufs s'il les fallait couver.
quel emploi! quel ennui d'étendre ainsi les ailes
de garder la maison, d'y mourir de chaleur!
L'hymen n'est donc pour vous qu'un travail, un malheur
~~Mon~~ se torturer le flanc ~~Un tourment [illegible]~~ s'appauvrir l'existence,
mourir, pour satisfaire à l'importune instance,
de petits jeunes dévorans,
dont les cris déchirans,
troublent et le somme et la veille!
D'en parler seulement je me blesse l'oreille.
ce fanatisme fait pitié;
toutefois, s'il est temps, écoutez l'amitié:

mon exemple peut vous instruire;
loin de couver, de me détruire,
au hazard je laisse mes œufs;
Le ciel veille sur moi, le ciel veille sur eux.

je ne me charge pas de ce soin haïssable;
je suis mère pourtant, je les couve de sable -
si la pluie et l'orage et les vents tour-à-tour,
ne les écrase pas avant de naître au jour,
si le milan ne les dévore,
La chaleur du soleil enfin les fait éclore.
La Nature en prend soin, et tous les Elémens
~~choisissent Mieux~~ ~~[illegible]~~ ~~que moi~~ ~~[illegible]~~ ~~leurs premiers alimens~~
choisissent mieux que moi leurs premiers alimens.
ils ~~s'élèvent~~ composent, s'envolent alors et vont chercher fortune.
je n'ai pas supporté leur enfance importune;
ce qu'ils deviennent, je ne sais:
je me porte bien, c'est assez. -

Méchante! ah! méchante endurcie!
de quel aveuglement ton âme est obscurcie!
tu n'as donc d'une Mère obtenu que le Nom?
va! tu glaces mon cœur, tu blesses ma Raison.
quoi! te déshériter des Larmes d'une Mère!
de ses tourmens délicieux,
de ses plaisirs silencieux,
où tout est volupté, bien que parfois amère!
quand je sens mes petits s'agiter dans mon sein
quand leurs cris, me disent: j'ai faim!
oh! quel bonheur j'éprouve à leur donner ma vie!
~~[illegible]~~

mais ma Douce Blessure est promptement guérie:
ou dirait que L'extrême amour,
Renaît Sans cesse de lui même,
on le prodigue envain. comme le feu Du jour,
il Se Ranime encor pour Nourrir ce qu'il aime.
va chercher tes enfants. tu me Remerciras
si tu peux les trouver et Devenir Sensible
ton Sort au milieu S'écoulera paisible
va, ne crains plus la mort. Sois Mère, tu vivras!

Le billet d'une Amie.

= oh! qu'il ne fut, m'écrivait une amie,
entre nous Deux qu'un fleuve à traverser!
j'irais Sans peur cette Nuit t'embrasser,
et Doucement te Surprendre endormie.

= je Braverais ce terrible élément;
et quelque flot ému De mon courage,
me pousserait jusques à ton Rivage,
où l'amitié Serait mon Seul aimant.

= De l'eau qui fuit Dans cette Nuit obscure,
j'affronterais le Roulement grondeur,
car de cette Eau froide, Limpide et pure,
l'embrassement Raffraichirait mon cœur.

= ce cœur blessé qui ne Bat plus qu'à peine,
Respirerait pour S'élancer vers toi;
il est si doux de Soulever sa chaine,
et de Se Dire: on la porte avec moi!

= Des flots amers et Du Bruit de la vie,
j'irais Sauver, ou distraire mon Sort,
et, je le Sens! tenter un vain effort,
pour Retourner à mes fers asservie.

= j'irais pleurer à ta porte, où ma voix,
t'attirerait courageuse et timide;

B.II.105.

en saisissant ma main encore humide,
tu me plaindrais : je t'ai plainte une fois !

= quand tu partis, oui, j'ai plaint ton courage,
j'avais tout lu dans tes yeux qui parlaient :
de ta pudeur j'imitai le langage ;
j'étais muette, et mes larmes coulaient.

= tes vœux brisés ta blessure profonde,
tous tes ennuis répandus sur mes jours,
ces maux affreux qui font haïr le monde,
en les fuyant, s'en souvient-on toujours ?

= me rendrais-tu ma paix évanouie ?
si dans ton sein gémissante aujourd'hui,
je m'écriais : ma chère, il m'a trahie !
répondrais-tu : pleure, et pardonne-lui ! =

comme elle aimait ! quelle âme tendre et pure,
m'a révélé ce douloureux transport !
ah ! si l'amour lui fut vraiment parjure,
je le déteste ..... ah ! quoi ! l'aimais-je encor ? —

---

une jeune fille
et sa Mère.

La jeune fille.

ce jour si beau, ma Mère, était-ce un jour de fête ?

La Mère.

quel jour ? Dors-tu ? d'où vient que tu n'achèves pas ?

La jeune fille.

c'est qu'en le rappelant ma voix tremble et s'arrête,
je cesse d'en parler pour y penser tout bas :....
ce jour donnait des fleurs que je n'avais point vues.
Mille parfums nouveaux sortaient des champs plus verts,
et pour ces douceurs imprévues,
Les oiseaux plus nombreux inventaient des concerts.
Le soleil répandait comme une autre lumière,
il embrasait le ciel, il brûlait ma paupière,
il éclairait ma vie avec d'autres couleurs....

La Mère.

D'où vient qu'un si beau jour te fait verser des pleurs ?
D'où vient que de tes mains s'échappe ton ouvrage ?

La jeune fille.

Ma Mère, je languis, je n'ai plus de courage.
Si vous saviez mon mal, vous pourriez le guérir.
Forcez-moi de parler, car j'ai peur de mourir.

La Mère.

Parle donc ! N'est-ce pas le jour de ta naissance ?

B.I. 92.

car c'est la fête aussi du maternel séjour.

La jeune fille.

Non. je plaignais alors ceux qu'afflige l'absence,
et Daphnis ~~au~~ hameau n'était pas de retour.

La Mère.

Daphnis! que fait Daphnis à la Nature entière?
de son père à la ville il conduit les troupeaux
il a déjà sans doute oublié sa chaumière.

La jeune fille.

Non, ma Mère, c'est lui qui fait les jours si beaux.

La Mère.

je l'ai cru pour six mois absent de la contrée.

La jeune fille.

je le craignais aussi, mais il m'a rencontrée.
il arrivait tout seul, j'étais seule à mon tour:
Ma Mère, quel bonheur! Daphnis m'a dit bonjour.

La Mère.

et toi?

La jeune fille.

j'ai dit bonjour, car nous aimons son père.
il a bien des vertus, n'est-il pas vrai, Mère?

La Mère.

et son fils?

La jeune fille.

on dirait que c'est son père enfant.
ce bon vieillard se plaint de n'avoir point de fille;
c'est une fleur dit-il qui pare une famille:
alors il me regarde et m'embrasse souvent.

La Mère

et son fils?

La jeune fille.

il soutient que l'absence est cruelle,
je le savais! il sait qu'on peut mourir par elle;
qu'à chaque instant du jour il faut en soupirer
et que même en chantant, l'on est près de pleurer.
=dans mes ennuis dit-il, j'ai fait une couronne,
=elle est fanée hélas! pourtant je te la donne.=
je l'ai sentie alors descendre sur mes yeux,
et je n'y voyais plus. mais sa voix est si tendre!
et depuis si long-temps je n'avais pu l'entendre!
et quand on n'y voit plus, ma Mère, on entend mieux.

La Mère

qu'a-t-il donc ajouté?

La jeune fille.

que son cœur lui conseille,
de quitter un vain bruit pour le calme des champs
pour nos danses du soir, nos fêtes, et nos chants, nos doux chants;
pour retrouver ma voix qui manque à son oreille.
~~[illegible]~~
mais, a-t-il dit plus bas, que vais-je devenir?
mon père seul me plaint et me fait revenir:

mon père te connait, il sait donc que je t'aime,
et moi, je ne sais pas si tu penses de même!
je n'ai pu le lui dire avant de vous parler,
ma Mère, et j'ai senti qu'il fallait m'en aller.

La Mère.

tu l'as quitté?

j'étais tremblante,
je ne pouvais courir. une joie accablante,
me retenait toujours. toujours je m'arrêtais.

La Mère.

et que répondais-tu?

La jeune fille

Ma Mère, j'écoutais.
depuis pour vous parler je reste à la chaumière;
Daphnis en vain m'attend, je pleure en vain tout bas,
je ne puis parler la première,
et vous ne me devinez pas!
je tremble auprès de lui, je tremble ici de même:
Nos tourments ne sont pas finis!
jamais je n'oserai vous dire que je l'aime.

La Mère.

eh! bien! je te permets de l'apprendre à Daphnis.

Le Rossignol.
et l'oiseau grec.

D'une sourde blessure encor faible et malade,
(sa liberté ~~trahie~~ ravie, hélas, son seul amour!)
des bords désenchantés de sa belle Hellade,
à la sombre lueur d'une humide pleiade,
un jeune grec ailé s'envolait sans retour.
en vain il voit au ciel s'assembler les nuages,
il emporte sa chaîne, il veut changer son sort,
et l'oiseau sans bonheur qui ne craint plus la mort,
livre son aile aux vents et sa vie aux orages.
il s'essaie, il retombe, il disparait enfin;
un zéphir le soulève et le prend dans son sein,
sur un bord moins fatal le souffle et le dépose
comme il fit de Psyché dans un jour de terreur,
comme il fait de l'amour, de l'espoir, d'une erreur
et comme il ferait d'une rose.

il est libre; il respire, il regarde les cieux.
mais quoi! sauvé tout seul il est silencieux;
l'écho frappé d'un cri dont la cause est amère,
lui répond une fois, Ma Mère!
il n'avait plus de Mère, et l'archipel en deuil,
de ses frères déjà n'est plus que le cercueil.
un fardeau pèse encor sur son aile blessée,

B. II. 141.

Sa Liberté Naissante en Rougit offensée.
un collier, vainement il est ~~d'or~~ d'ambre et d'or pur,
l'opale aux Rayons blancs, la turquoise d'azur,
vainement de la chaine ont enrichi l'ouvrage
toute chaine Sent l'esclavage
et d'~~es~~ Sérails dorés les feux et l'appareil,
plaisent moins aux oiseaux qu'un Reflet du Soleil.

on l'a vu. d'arbre en Arbre un curieux Ramage,
s'appelle, Se Répond, s'interroge à la fois;
toutes les Voix ne font plus qu'une voix:
tous ont dit: qu'il est beau! quel collier! quel plumage
est-ce une fleur qui vole? il en a les appas.
il est Beau! je veux voir dit la jeune hirondelle,
Son époux doucement la punit d'un coup d'aile,
en murmurant: couvez! les Mères n'iront pas.

un Sansonnet hardi, Perroquet Sans parure,
Dit: s'il est Mélomane il va me Recevoir,
il va m'entendre, il va me voir!
du vif chardonneret je n'ai pas la figure,
mais je le sais par cœur. je l'imite Si bien,
que Sa Maitresse un jour prit mon chant pour le sien
on ne sait plus des deux quel est l'écho fidèle
avec lui, l'autre Soir, je chantais. mon Modèle,

qui Reprenait haleine et voulait Respirer,
Se tut, croyant encor S'entendre et S'admirer.

alors ouvrant Son Bec en forme invocatoire
Préludant Sa victoire,
il court vers l'étranger qui prête au Noir chanteur,
une oreille presque Ravie,
~~d'une~~ dans Son ~~triste~~ au fond ~~volière~~ esclavage, il n'avait de Sa vie,
entendu Rien de plus flatteur.
prends, dit-il cette plume à mon aile arrachée,
le trait que j'y Reçus n'y laissa point de Sang.
mais Souffre qu'en ce bois ma tristesse cachée,
Se dérobe aux honneurs où m'expose un vain Rang

Le Sansonnet S'en va Son plumet Sur la tête.
par Malheur il fait Nuit. que n'est-il à demain!
philomèle l'entend, le Reconnait, l'arrête,
et les voilà causant au Milieu du chemin.
Sansonnet dit Sa gloire, il en montre le gage;
proclame ~~l'étranger~~ l'affranchi Noble, grand, généreux,
connaisseur délicat; mais Sobre de langage,
et frappé d'un trait douloureux.

~~j'y aurais Répond~~ moi j'y cours dit l'oiseau qui charme la Souffrance;
~~[illegible]~~ il est Seul il est triste il faut chanter pour lui.
Si ma voix peut encore éveiller l'espérance
ah! je n'aurai jamais chanté mieux qu'aujourd'hui.
il vole, Son cœur bat, Son aile tremble, il chante

plaint et fait tressaillir l'étranger qu'il enchante,
le plonge en des pensers tendres, délicieux
l'étonne, le ravit ~~et de transports~~
Mouille ses yeux de pleurs, l'égare dans les cieux;
d'une molle cadence il ~~agite~~ amollit son ame,
~~d'une molle cadence~~ il attendrit
puis par un trait brillant qu'il prolonge à son tour,
il semble de l'espoir tracer l'errante flamme,
et fait croire au bonheur, même en chantant l'amour.
mais dieu! de quelle ardeur sa poitrine est remplie!
que cette voix ~~brûlante~~ sonore est encore ennoblie,
quels flots harmonieux en doublent la beauté,
quand par des sons plus purs il peint la liberté!
il l'adore, il l'exprime, il en ressent l'ivresse,
à sa voix on devine, on voit l'enchanteresse,
~~idole, amante, espoir, ou regret~~
espoir, amante, amour, idole des humains
regret... espoir, amour, idole
charmante! comme au jour où déployant son aile,
Dieu l'offrit à la terre en sortant de ses mains,
dans le plus grand excès de son amour pour elle.

grace! dit le blessé, tu me ferais mourir.
laisse-moi respirer, laisse-moi te connaitre.
tu n'es donc pas esclave? — oh! non, tu ne peux l'être,
tu dois chanter libre ou périr."

Dans mon étonnement
~~je voudrais te parler~~, je voudrais te répondre,
Mais ~~et~~ je me sens confondre,
Méditant l'avenir
~~...~~ ~~que vous~~ dans nos ardens climats
on rêve sa pensée, on ne la chante pas.
voile sa pensée

~~vois~~ mais cher ami ... pardonne et rends-moi ce nom tendre,
celui qui fut esclave est pressé de l'entendre!
pour épancher mon ame en de si doux accens,
trop de mélancolie a coulé dans mes sens.
à peine j'ai brisé ma coquille légère,
à peine pour voler mon aile eut un ressort,
j'ai senti sous le poids d'une force étrangère,
qu'une grille et des fers avaient borné mon sort.
vois ma chaine, elle est belle. eh! bien! ce don funeste,
je n'en veux plus, je le déteste;
imposé par un maître il a dû m'opprimer;
offert par un ami, toi tu pourras l'aimer,
prends-le; j'ai trop porté ce bien que l'on m'envie,
il dut orner ma mort, qu'il brille sur ta vie;
mais cet art qui m'console m'élève j'ignore et que j'admire en toi,
cette lyre cachée, ami, donne-la moi!

ta bonté te séduit dit la muse emplumée,
Dieu ~~voulut dans~~ mit dans mon sein cette lyre enflammée:
je chante, j'obéis, je ne sais rien de plus.
ne perdons pas nos biens en efforts superflus.
ton collier ferait honte à mon simple plumage,
les rossignols jamais ~~jamais les oiseaux~~ n'ont vendu leur ramage.
~~toi~~ toi que l'on dit si ~~grand~~ beau! quand le jour brillera,
ton règne va renaître, et le mien s'éteindra:
la lune est de mes chants la seule confidente;
j'aime à suivre des yeux son pâle et doux flambeau
il suffit aux amours, à la paix, au tombeau,
et ne m'entend pas d'une voix imprudente,

d'être
appeler au grand jour l'envie et les flatteurs,
Dès qu'ils dorment, je veille en ces bois enchanteurs
l'onde
dans l'~~ombre~~ par le feu des étoiles blanchie,
mon image un peu sombre est assez réfléchie;
une gloire me suit sans orgueil, sans effroi;
mais délicieuse et cachée,
de l'ambition détachée,
elle est entre le ciel et moi.

bien! dit le sansonnet
bon! bon! dit sansonnet, la chaîne m'est acquise.
qu'on fait bien d'écouter au lieu d'aller dormir!
pour les imiter tous ma méthode est exquise.
le rossignol gémit, eh! bien! je vais gémir,
il cadence à merveille on verra ma cadence.
j'ai son secret. demain, j'en ferai confidence
à ce jeune rêveur qu'afflige sa beauté.
je ~~vais chanter demain~~
~~gare! gare les coeurs~~, le prix est remporté:
me ~~suis~~ le rossignol
~~je vais chanter demain~~ sitôt qu'il voit l'aurore,
se taisait
il éveille l'écho qui sommeillait encore,
au malade endormi
~~au jeune~~ grec il porte ses leçons,
et veut du rossignol lui traduire les sons.
le monstre! il brise, il heurte, il corrompt l'harmonie,
en croyant imiter les écarts du génie.
sa plume se hérisse, il s'enroue; à ses cris
les zéphirs dans les airs se retiennent surpris.
il semble condamné par un ~~sort~~ ~~arrêt~~ suprême
à s'étrangler lui-même.

les oiseaux en désordre à ces accens affreux,
volent, quittent leur nid, se rassemblent entr'eux;
croyant que des hiboux ont subi la lumière,
que la vermeilleuse aurore inonde leur paupière,
de ses rayons charmans pour eux seuls odieux,
et qu'ils vont se venger d'avoir ouvert les yeux.

on reconnait l'erreur, on rit. le faux linée
dit: le prix est à moi, la leçon est donnée.
m'oses-tu bien parler vain et stupide oiseau,
répond le grec. va-t-en!... mais non, je suis moi-même
je suis sourd. je suis mort. par ton ~~orgueil~~ extrême
tu m'as fait regretter les tures et mon réseau.

tout s'envole. et la muse avait fui la première;
sous un palais de feuilles elle attend son ~~ami~~
il la trouve cachée au fond de la bruyère.
alors, et d'une voix qu'il entend à demi:
:de colliers et d'encens vois comme ils sont avides!
-loin de nos sansonnets, loin des sultans perfides,
quand la nuit répandra ses flots assoupissans,
viens! je te calmerai par mes plus doux accens.
qui veut garder une ame à la fois libre et tendre
ne la révèle pas à qui ne peut l'entendre.
cachons-nous dans l'espoir! un jour, (jour fortuné!)
un jour te verra libre où tu fus enchaîné.
car la fille des cieux, la liberté féconde,
en versant ses bienfaits fera le tour du monde
et quand le monde en paix n'aura plus d'autre amour
alors, je chanterai mon idole au grand jour!

L'horizon bleu
Les rayons d'or les gouttes de Rosée
L'herbe brillante
La Mousse humide en perles arrosée,
Sur la colline une ardente clarté
tout ~~annonçait~~ un jour brulant d'été
~~tout~~ ~~[illegible]~~
tout l'attestait, car un jardin

L'herbe brillait de perles arrosée :
L'horizon bleu, les gouttes de Rosée,
Sur la colline une ardente clarté
tout annonçait un jour brulant d'été.
tout l'attestait, car

Les deux abeilles.

asyle aimé des fleurs
au fond d'une vallée où ~~s'éveillaient les fleurs~~.
~~[illegible]~~,
on vit ~~[illegible]~~ légèrement descendre deux Abeilles.
elles [illegible] des yeux les fleurs tendres ~~[illegible]~~ Merveilles,
où l'aurore en passant avait laissé des pleurs.
Leurs ailes frémissaient, car un jardin Rustique,
Répandait à l'entour des deux errantes sœurs,
De frais parfums, d'attirantes douceurs
et d'un souffle embaumé la ~~[illegible]~~ langueur Sympathique.
toutes deux ont franchi l'enclos vert du jardin :
= voyez ! dit la plus vive, elle était frêle et blonde,
voyez que de trésors ce n'est Rien que jasmin
= ~~[illegible]~~, jasmin,
= Lilas Rose ~~[illegible]~~, et je crois toutes les fleurs du monde.
cette folle suivait son volage Désir.
aux suaves bouquets se suspendait à peine,
prodiguant les baisers ~~effleurant, voltigeant~~, jusqu'à manquer d'haleine,
Disant, demain le Miel, aujourd'hui le plaisir.

L'autre plus posément savourait les Délices,
Du banquet préparé pour les filles de l'air,
et prévoyante aux Besoins de l'hiver,
pour la Ruche épuisée en gardait les prémices.
les cieux étaient ouverts
elles étaient aux cieux ! mais un vase fatal,
leurs ailes en tremblaient
suspendu dans les fleurs sous la Méridienne,

B.II.123.

Semble de l'ambroisie offrir le doux régal,
à la jeune épicurienne.
sous ce cristal frappé de tous les feux du ciel,
s'échauffe et fermente le miel,
innocente liqueur pour l'homme préparée,
mais qui donne la mort à la mouche dorée;
sa force s'y consume et sa raison s'y perd
l'abyme transparant par malheur est ouvert,
l'imprudente n'y voit qu'un don de la fortune.
sa sœur qui l'en détourne est presqu'une importune
et malgré ses conseils elle court s'y plonger,
quand on veut le bonheur en voit-on le danger!

=par quel charme imposteur vous êtes asservie,
=dit l'autre en soupirant! vous me faites pitié!
=quittez ce doux breuvage, au nom de l'amitié
=peut-être, hélas, au nom de votre vie!
=vous ne m'écoutez pas..... je reviendrai ce soir,
=oh! ma sœur! le travail est utile à notre age.
=puissé-je ne pas voir bientot, chère volage,
=ce que je tremble de prévoir!=

elle retourne aux fleurs avec inquiétude.....

ce beau jour lui paraît plus long qu'un autre jour;
tout suc lui semble amer, et dans sa solitude,
souvent elle voudrait du soir avancer le retour.
enfin à l'horison le soleil va s'éteindre
elle vole à sa sœur et tout près de l'atteindre
l'appelle en la grondant d'un ton craintif et doux:
=allons! il se fait tard; me voici, venez-vous?=

=il n'est plus temps, ma sœur, je suis trop accablée-
=je ne puis plus me sauver de ce lieu.
=à mes regards pesans la lumière est troublée
=mon corps brule et languit-- venez me dire adieu,
=je ne puis me mouvoir. un grand feu me dévore.
=mes ailes je le sens ne peuvent m'emporter.
=voyez comme je suis! mais soyez bonne encore,
=si mon crime, il est grand! ne peut se racheter,
=ne me haïssez pas! je n'étais pas méchante.
=la volupté trompeuse irrésistible égarait ma raison.
=ce breuvage mortel dont l'ardeur nous enchante,
=que je l'aimais, ma sœur! et c'était un poison!
je me repens et je succombe,
sous une fleur creuse ma tombe
=adieu.... pourquoi le ciel créa-t-il le desir,
s'il a caché la mort dans le plaisir!=
elle ne parla plus. ses ailes s'étendirent,
ses petits pieds doucement se roidirent,
et sa sœur gémissante eut peine à s'envoler.
cette image en tous ces temps, accabla sa mémoire,
ce malheur en tous lieux

elle fut toujours triste, et jamais, dit l'histoire,
même au sein du travail ne put se consoler

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE · DOUAI ·